

LA REVUE DU CAIRE

*ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE*

(Section Egypte)

La Revue du Caire

LA GUERRE ET LE DESORDRE DES MOTS

Notre époque est une époque de désarroi. En premier lieu : désarroi dans les « mots ». Le mot a fait faillite, il n'est plus là pour exprimer « son » idée, mais pour cacher comme derrière un masque une idée étrangère. Aujourd'hui le mot est menteur. Nos contemporains ont avec succès assassiné son honnêteté et se servent de lui comme moyen et comme arme.

Qui de nos jours pourrait tomber d'accord sur la signification — justifiée par une application intègre — de ces malheureux vocables : *liberté, communisme, impérialisme, démocratie, religion* et d'autres encore ? Nous nous débattons dans un enchevêtrement de malentendus. Les seuls mots vrais demeurent les jurons.

Ce bouleversement dans le monde des mots nous pousse très près de la détresse. Par quel mot le français d'extrême gauche pourra-t-il remplacer le mot *communisme* que les Russes qui l'avaient si fougeusement semé, ont trahi ? Les Autrichiens pour désigner l'Allemagne auront-ils le courage d'user du mot *Patrie* ?

Les Nazis ne font-ils pas une parodie éhontée du mot *religion* en l'appliquant aux doctrines féroces d'Hitler ? Et ainsi de suite.

En littérature, en art, même dégénérescence du mot. En littérature le mot perpétuellement mal situé, mal encadré, mal mené, a perdu de son goût, s'est anémié. Ayant cessé d'être l'ambassadeur rutilant, l'annonciateur de « son » idée, de « son » image — idée tournante aux yeux d'aigle, image de métal et de sang surgie du Destin pour prendre possession de cette place neuve qui de toute évidence lui était promise — le mot ne cache que brumes amorphes, sentiments désossés, vides, fades. Exemple : le mot *cœur*, si rouge, si précis, si actif, si dur, n'est plus qu'une éponge molle sans couleur.

Dans le domaine économique, le désarroi est maître aussi. La valeur des matières ne correspond plus à leur préciosité réelle. Fictive et déroutante, elle subit les pressions de machiavéliques spéculations et de chantage odieux. Résultat sur tel point du globe, la population est privée de telle denrée, alors que sur tel autre des tonnes sont brûlées sans remords. Certains traités de commerce non seulement minent le pays voisin, mais lèsent souvent une des parties contractantes.

Rien ne s'équilibre normalement. Nous vivons la tête en bas dans un univers de marécages. C'est toujours aux faux dieux qu'est décernée la palme. La lâcheté des faibles et l'arrogance des forts ajoute à ce désordre une odeur nauséabonde qui n'est pas pour nous exalter. Car dans le domaine moral nous retrouvons ce même désarroi poussé à son plus haut degré d'effervescence. Le but de l'homme a cessé d'être la *perfection* pour devenir la puissance. L'argent et les honneurs nous y mènent. De là cette course effarante vers la richesse et le pouvoir. N'importe quel bandit, ayant réussi dans l'une ou l'autre de ces voies, parvient à dominer un ensemble de choses, d'événements, d'individus, et même d'idées.

Donc ceux qui font la loi ne sont pas ce qu'ils devraient être, c'est-à-dire les meilleurs, ils représentent plutôt une humanité primaire, intéressée, maligne et vorace. Le contraire de l'homme évolué : des barbares ! Que ces barbares soient de gauche ou de droite peu nous chaut, ils n'en restent pas moins des barbares incapables de réaliser efficacement nos idéaux.

Si notre époque avait été comme d'aucuns le prétendent une époque de décadence, c'est la mollesse, l'indifférence et l'égarement dans des ratiocinations sans

fin, qui auraient prévalu. Nous aurions coupé, pour un détail, un cheveu en quatre ou en huit comme on s'ingéniait avec tant d'astuce à le faire à Byzance. Loin de là, notre époque est un temps de force brutale, de désordre non point passif, mais actif. Un temps de désarroi. Le vocabulaire n'ayant plus de racines dans la réalité, les individus et les masses s'apostrophent sans aucun espoir jamais d'arriver à se comprendre. En parlant une même langue, ils ne parlent point le même langage. Les appétits seuls octroient une signification arbitraire aux mots. Or les Alliés se battent obscurément, splendidement contre un état d'esprit et de choses qui ronge le monde comme un cancer. Ils se battent justement pour que cette époque de désarroi devienne une époque de gestation et pour fertiliser ce désordre, afin de créer un ordre supérieur.

L'intellectuel et l'homme de la rue sont partis silencieux dans cette guerre sans visage. Dociles, ils subirent l'appel poignant de la mobilisation. Et maintenant, ils se battent et meurent, la plupart inconscients du rôle qui leur est échu. Pour ce que nous espérons de l'avenir, il a fallu hélas ! que cette guerre éclatât, celle de 1914 ayant pitoyablement avortée.

Si nous mourons aujourd'hui, c'est pour que nos enfants n'aient plus à mourir. Anéantir l'Allemagne n'est point le but, le but est de redonner aux actes, aux choses et aux mots leur valeur réelle. Assez d'ordures, de larcins, de chantage et de mensonges ! Vienne enfin le règne de la fraternité de peuple à peuple, d'homme à homme, pour que revive chez tous la pauvre devise bafouée : *liberté, égalité, fraternité*. Ce ne sont point des mots qu'il est suffisant d'inscrire en lettres majuscules aux frontons des mairies, ce sont des vérités, des religions humaines foudroyantes qu'on a le devoir d'instaurer et de sauvegarder. Cette graine semée à la surface de la terre n'est pas morte. De partout nous viennent les symptômes catégoriques de sa floraison.

La raison de cette guerre dépasse les plans de la plupart des dirigeants. Il apparaîtra par la suite qu'on ne s'est pas battu, pour ce qu'on croyait mais plutôt, pour ce qu'on a semblé ignorer ! La fin de la guerre doit amener la fin de la bassesse. On exige avant tout des réformes spirituelles. Si ceux dont dépendent les desti-

nées d'un pays sont des hommes évolués, des hommes qui ont le cœur d'un *Saint* et le cerveau d'un *Philosophe*, la guerre ne pourra plus recommencer. La guerre éclate comme la fièvre chez le malade dont l'organisme lutte contre l'invasion des microbes, et tant qu'il y aura infection il y aura guerre.

La paix, c'est la santé des nations et la guerre est la fièvre de l'humanité qui lutte pour garder intacte la beauté de son âme, pour conserver ce gage sacré, *l'amour* que Dieu déposa dans le secret de ses entrailles. Au lieu de nous apprendre à aimer on nous a appris à haïr, à tuer au lieu de secourir, à convoiter au lieu de donner, à mépriser les autres au lieu de nous juger nous-mêmes. Il en est résulté le désarroi lamentable d'où la guerre est éclosée comme une fleur de sang.

MARIE CAVADIA *

LES SEPT DORMANTS

La Revue du Caire commence la publication d'un drame en quatre actes de Tewfik el Hakim, la *Caverne des Songes*. Il est construit sur le thème d'une histoire recueillie par le Coran, laquelle concerne les « gens de la Caverne ». On sait que le Livre saint de l'islam désigne par cette expression les jeunes gens qui, dans la tradition chrétienne, portent le nom des « Sept dormants d'Ephèse ».

Cet épisode est bien connu et les notes suivantes sont destinées à en remettre le récit sous les yeux du lecteur pour sa simple commodité.

Nous passerons en revue successivement les données de l'église chrétienne et, après avoir reproduit la traduction du texte coranique, nous examinerons les versions musulmanes de cet étrange événement.



L'empereur romain Décius adorait les idoles et sacrifiait aux faux dieux. Il parcourait les différentes villes de l'Asie mineure et ne cessait d'ordonner des persécutions envers son peuple afin de le pousser au culte des idoles. Il s'arrêta un jour à Ephèse, où vivaient des chrétiens qui honoraient le Seigneur. La population, affolée, s'était enfuie à son approche, mais l'empereur envoya des gardes à sa poursuite, fouillant tous les lieux : ceux qui furent pris eurent le choix entre la mort ou l'adoration des idoles. Quelques-uns cédèrent, d'autres furent immolés

et leurs corps furent suspendus aux murailles ou aux portes de la ville.

Dans la garde de l'empereur se trouvaient sept jeunes gens dont la mission consistait dans la surveillance des trésors impériaux : ils étaient chrétiens. Leurs camarades les observèrent et, ne les voyant pas au moment où chacun paraissait devant les idoles, les recherchèrent et les trouvèrent le corps étendu sur la cendre et le visage prosterné contre terre : de la boue s'était formée des pleurs de leurs yeux. Ils allèrent les accuser devant l'empereur : « Pour la paix de ton empire, lui dirent-ils, tu fais offrir des sacrifices même par ceux qui sont au lion, et voici que ceux qui sont proches les méprisent et les détestent, et professent en secret la religion des chrétiens. Leur chef est de descendance préfectorale ». Alors l'empereur s'empressa de les faire amener devant lui. D'abondantes larmes emplissaient leurs yeux. L'empereur leur dit : « Pourquoi ne restez-vous pas avec nous pendant les sacrifices ? Accomplissez maintenant les sacrifices. — Nous croyons à un Dieu dont la majesté emplit les cieux et la terre, répondit l'un d'eux, et c'est à lui que nous sacrifions l'encens de notre confession. Fais ce que bon te semblera, mais nous ne sacrifierons jamais à aucune idole ».

Quand l'empereur les eut tous interrogés et eut entendu leur témoignage véridique, il prescrivit de les dépouiller de leur uniforme et de déchirer leur ceinture, en signe de dégradation. Sur son ordre, ces saints furent arrêtés et incarcérés.

Sur ces entrefaites, Décius se résolut à poursuivre son voyage. Il les fit venir et leur tint ce langage : « Vous subirez le châtement que mérite votre conduite et, si je le retarde, c'est par pitié pour votre jeunesse. Je veux vous accorder un délai, vous laisser le temps de la réflexion, dans l'espoir que vous reveniez à résipiscence et que vous renonciez au christianisme ».

On les laissa donc en liberté ; ces bienheureux prirent de l'argent de la maison de leurs parents et le distribuèrent aux pauvres secrètement et cuvertement. Puis ils allèrent se réfugier dans une grotte de la montagne, afin de s'y adonner à la prière jusqu'au retour de Décius : ils se présenteraient alors à lui et l'empereur ferait d'eux ce qu'il voudrait.

L'un d'eux, le plus courageux, partait chaque matin à la ville et rapportait la nourriture de ses compagnons : il était vêtu comme un mendiant, ce qui lui permettait de passer inaperçu.

Quelque temps se passa ainsi. Ils apprirent un beau jour que l'empereur était revenu et les recherchait. Ils se mirent alors à prier et prirent leur nourriture dans la douleur et dans les larmes. Ils bouchèrent sur eux l'entrée de la caverne et s'endormirent : par la permission du Seigneur, ils moururent tous.

Suivant une autre version, c'est l'empereur qui, les ayant fait chercher et ayant appris qu'ils se cachaient dans une caverne, ordonna d'en obstruer l'entrée : ainsi les jeunes gens périraient de faim et de soif.

Mais Dieu leur avait déjà envoyé le sommeil. Un de leurs camarades connaissait leur retraite et, ne les ayant pas vu revenir, se rendit à la grotte qu'il trouva complètement fermé. Il crut qu'ils étaient morts : il prit une tablette d'airain, y grava au couteau leurs noms et leur histoire et, par une fente, jeta la tablette dans la grotte.

Décius mourut et un grand nombre d'empereurs se succédèrent sur le trône. Or, dans la trente-huitième année de l'empereur Théodose, une discussion surgit précisément au sujet de la résurrection des corps. Plusieurs admettaient ce qu'Origène écrivit sur la destruction du corps, à savoir que le corps ne serait pas réel à la résurrection, parce qu'il est composé d'éléments, mais seulement une apparence, comme furent la vision du Seigneur sur la montagne et l'apparition de Moïse et d'Elie aux trois disciples. D'autres affirmaient la réalité de la résurrection du Christ dont les Apôtres palpèrent la chair. L'empereur était perplexe au milieu de ces théories contradictoires. Dieu voulut dissiper le doute et manifester la vérité. Il inspira au propriétaire de l'endroit de construire une bergerie pour ses troupeaux. Ce dernier embaucha deux tâcherons pour enlever les pierres qui obstruaient l'entrée et c'est ainsi que la caverne se trouva ouverte. Dès cet instant, Dieu insuffla la vie aux dormants, qui se levèrent comme d'un profond sommeil.

Ils avaient des figures joyeuses, car leur âme était pleine de bonheur; rien dans leurs physionomies n'indiquait une préoccupation quelconque ni un mauvais état de santé. Ils se saluèrent comme s'ils venaient de se ré-

veiller, puis se mirent en prière comme ils en avaient l'habitude. Ils n'avaient pas changé depuis le moment où ils s'étaient endormis. Et, tout naturellement, ils pensèrent que l'empereur Décius allait s'enquérir d'eux. «Pensez bien, dit l'aîné, que vous allez comparaître devant Dieu. Soyez forts, ne vous laissez pas aller à l'impiété lorsque demain vous serez en présence de l'empereur».

Comme ils le faisaient chaque matin, ils désignèrent l'un d'eux pour aller en ville chercher des provisions et, en même temps, apprendre les nouvelles concernant Décius. «C'est le moment, dirent-ils au messager, d'aller choisir notre nourriture; lève-toi, fais diligence et informe-toi de ce qu'on a prescrit à notre égard. Pars, et écoute bien ce qu'on dit. Sois aimable et ne découvre pas notre refuge». L'interpellé endôssa les vêtements qui servaient à son déguisement et emporta une pièce de monnaie au nom de Décius.

Dès la sortie, il fut étonné de voir la nouvelle bâtisse. Il ne s'en préoccupa pas outre mesure et partit pour la ville, évitant la grand'route de peur de rencontrer quelqu'un qui le dénoncerait à Décius. Lorsqu'il pénétra dans l'agglomération, il fut stupéfait de constater d'importants changements et, notamment, d'y voir des croix sur les portes et sur les murs. Il crut un instant se trouver dans une ville inconnue, puis il s'imagina rêver; il se palpait et était plongé dans la stupeur. «Hier au soir, disait-il, tous les croyants n'avaient qu'une idée, cacher ce signe, et ce matin, il est en évidence. Je voudrais tout de même comprendre». Il n'y tint plus lorsqu'arrivé à la place principale, il entendit le peuple invoquer le nom du Christ : « Ne suis-je pas à Ephèse ? » demanda-t-il à un passant. — « Certainement », répondit celui-ci. Cela ne lui paraissait pas possible. « La folie a dérangé mon cerveau, pensait-il. En tout cas, il vaudrait mieux que je quitte la localité au plus vite ». Il se rendit donc chez un commerçant pour effectuer ses achats et lui remit l'argent qu'il avait : « Veux-tu me donner pour cet argent un peu de nourriture ». Ce fut au tour du marchand d'être interloqué : il considéra la pièce avec étonnement, la passa à un de ses confrères, la fit circuler de mains en mains, et chacun la considérait avec attention. Les assistants se concertèrent rapidement, puis le marchand se saisit du jeune homme et lui dit : « Tu es un scélérat. Tu

as fouillé d'anciens trésors que tu t'es approprié : en voici la preuve formelle ». Mais l'autre, prenant peur, se débattait : il tremblait qu'on ne l'eût reconnu et envisageait déjà les conséquences d'une dénonciation à Décius. Il n'y avait pas de temps à perdre : « Donnez-moi ce que j'ai demandé, puisque vous avez pris mon argent. Et, après tout, si vous ne voulez pas, gardez la pièce; je n'ai que faire de votre pain ». Autour du bruit de la dispute, une foule s'attroupait : « Jeune homme, lui dit-on, qui est-tu? D'où est-tu? — Je suis d'ici. — Y connais-tu quelqu'un? — Bien sûr, un tel et un tel ». Un fait le troublait pourtant : la veille au soir, il connaissait tout le monde et, ce matin, il ne connaissait plus personne. Des êtres qu'il nommait, personne n'existait plus et on ne douta plus qu'on avait affaire à un voleur. Alors on mit la main sur lui : « Montre-nous, lui dit-on, le trésor que tu as trouvé; nous y participerons avec toi et nous te cacherons ». Plongé dans la stupeur, le malheureux se dit : « Ce que je ne redoutais point s'est encore ajouté pour ma terreur ». Tandis qu'on l'entraînait, la foule se rassembla pour le voir ». On disait : « C'est un étranger ». Le pauvre homme lançait des regards de tous côtés pour voir quelqu'un de sa connaissance, mais en vain. Le peuple se moquait de lui, à la manière dont on raille un fou. Il se mit à pleurer : « On m'a séparé de mes frères, pensait-il. Pourvu qu'ils apprennent mon histoire, pourvu qu'ils soient là lorsqu'on m'amènera devant cet empereur impie. Nous étions d'accord pour ne pas fléchir et ne pas sacrifier aux idoles. Nous nous étions promis de ne pas nous séparer dans la vie comme dans la mort ».

L'évêque de la ville, un certain Théodore, entendit parler de cet incident et le communiqua à l'empereur Théodose, qui convoqua le pauvre homme. Quand on l'introduisit, il fut saisi d'étonnement et devint comme muet. L'évêque lui dit : « Où est le trésor dont tu as tiré cette pièce? — Je n'ai trouvé aucun trésor, répondit-il, cette monnaie provient de la fortune de mon père; elle a été gravée et frappée en cette ville même. Je ne puis vous dire rien d'autre ». Il l'interrogea de nouveau : « D'où es-tu et de qui es-tu fils? — Je ne sais que répondre : jusqu'à présent je croyais appartenir à cette ville ». Il donna bien le nom de son père, mais personne ne le connaissait. Ils lui dirent : « Tu es un menteur ». L'homme

se contenta de baisser la tête sans proférer une parole. D'autres disaient : « C'est un fou », et d'autres : « C'est un homme qui simule la folie pour nous tromper ». L'évêque lui dit alors : « Comment te considérerions-nous comme fou? comment pourrions-nous te croire? Voici une monnaie dont la marque dépasse trois cents ans. Nous allons t'infliger un châtiment exemplaire afin de te forcer à nous enseigner le chemin de ce trésor. — Je voudrais tout d'abord vous poser une question, répondit l'homme, ensuite je vous dirai toute la vérité. — Parle, nous ne te cacherons rien. — Je vous en prie, dite-moi où est l'empereur Décius. — Il est mort depuis longtemps. — Je suis donc pris de vertige et ma parole n'est pas croyable. Venez avec moi, et je vous montrerai mes compagnons dans la caverne où nous nous sommes enfuis au temps de Décius. Nous sommes sept qui appartenions à l'armée de Décius et nous nous sommes échappés dans une grotte pour fuir des persécutions possibles. C'est là que nous dormons et mes compagnons s'y trouvent actuellement ».

L'évêque comprit qu'il s'agissait d'un miracle. Il se rendit à la caverne, suivi d'une foule immense : ils y trouvèrent les saints, assis, découvrirent la tablette jetée par terre et se rendirent compte, après l'avoir lue, que trois cents ans et plus avaient passé.

Prévenu, l'empereur vint en toute hâte. Les confesseurs se précipitèrent à sa rencontre, et l'empereur tomba à leurs genoux. Il peura : « En vous voyant, disait-il, il me semble voir le Christ appelant Lazare qui sortit du tombeau; et déjà j'entends et je vois dans mon esprit son avènement glorieux, lorsque les morts sortiront du tombeau à sa rencontre, en un clin d'œil ». L'un des saints répondit à l'empereur : « Nous te saluons. Que Dieu garde ton royaume, qu'il te protège contre tout mal! Sache que le Seigneur nous a réveillés avant le temps de la résurrection à cause de toi. Pour nous, à l'instar de l'enfant qui vit dans le sein de sa mère, insensible à l'honneur ou au mépris, ainsi étions-nous silencieux. Donc, demeure en paix dans l'intégrité de ta foi ».

A ce spectacle, l'empereur, l'évêque et tous les assistants, émerveillés, louèrent le Seigneur et, à la vue de ce miracle étonnant, les incrédules ne doutèrent plus de la résurrection des morts. Les sept jeunes gens retournèrent sur leur couche, s'endormirent et rendirent leur âme à

Dieu. L'empereur leur fit faire des cercueils en or, les ensevelit dans de riches linceuls de soie : ils furent inhumés dans la caverne. Mais la nuit même, ils lui apparurent en songe et lui dirent : « Nos corps sont ressuscités de la poussière et non de l'or ; laisse-nous donc en place sur la poussière, dans la caverne ». Alors l'empereur donna des ordres : on installa des pavements d'or au-dessous d'eux, et un temple fut bâti au-dessus d'eux. Beaucoup de prodiges et de miracles se produisirent par leur intercession.



On comprendrait difficilement la narration assez sibylline du Coran, si l'on n'était au courant des détails précédents. Voici la teneur de ces versets mystérieux :

« As-tu fait attention que l'histoire des compagnons de la Caverne et d'al-Rakim est un de Nos signes et une chose extraordinaire ?

« Lorsque ces jeunes gens s'y furent retirés, ils s'écrièrent : Seigneur, accorde-nous Ta miséricorde, et assure-nous la droiture dans notre conduite.

« Nous avons frappé leurs oreilles de surdité dans la caverne pendant un certain nombre d'années.

« Nous les réveillâmes ensuite pour voir qui d'entre eux saurait mieux compter le temps qu'ils y étaient restés.

« Nous te racontons leur histoire en toute vérité. C'étaient des jeunes gens qui croyaient en Dieu, et auxquels Nous avons ajouté encore des moyens de suivre la voie droite.

« Nous fortifiâmes leurs cœurs, lorsque, amenés devant le prince, ils se levèrent, et dirent : Notre Maître est le maître des cieux et de la terre ; nous n'invoquerons point d'autre Dieu que Lui, autrement nous commettrions un crime.

« Nos concitoyens adorent d'autres divinités que Dieu ; peuvent-ils nous montrer une preuve évidente en faveur de leur culte ? Et qui est plus coupable que celui qui a forgé un mensonge sur le compte de Dieu ?

« Ils se dirent alors l'un à l'autre : Si vous les quittez, ainsi que les idoles qu'ils adorent à côté de Dieu, et si vous vous retiriez dans une caverne, Dieu vous accorderait sa grâce et disposerait vos affaires pour le mieux.

« Tu aurais vu le soleil, quand il se levait, passer à droite de l'entrée de la caverne, et, quand il se couchait, s'en éloigner à gauche ; et ils se trouvaient dans un endroit spacieux de la caverne. C'est un des signes de Dieu. Celui-là est bien dirigé que Dieu dirige ; mais celui que Dieu égare, on ne saurait lui trouver ni patron ni guide.

« Tu aurais cru qu'ils veillaient, et cependant ils dormaient ; nous les retournions tantôt à droite et tantôt à gauche ; et leur chien était couché, les pattes étendues, à l'entrée de la caverne. Si, arrivé à l'improviste, tu les avais vus dans cet état, tu t'en serais détourné et tu te serais enfui, tu aurais été transi de frayeur.

« Nous les éveillâmes ensuite, afin qu'ils s'interrogeassent mutuellement. L'un d'entre eux demanda : Combien de temps êtes-vous restés ici ? — Un jour, répondit l'autre, ou une partie seulement de la journée. — Dieu sait mieux que personne, reprirent les autres, le temps que vous avez passé ici. Envoyez quelqu'un d'entre vous avec cet argent à la ville ; qu'il s'adresse à celui qui aura les meilleurs aliments, qu'il vous en apporte pour votre nourriture, mais qu'il se comporte avec civilité, et ne découvre à personne votre retraite.

« Car si les habitants en avaient connaissance, ils vous lapideraient, ou bien vous forceraient à embrasser leur croyance. Vous ne pourriez plus être heureux, jamais.

« Nous avons fait connaître à leurs concitoyens leur aventure, afin qu'ils apprissent que les promesses de Dieu sont véritables, et qu'il n'y a point de doute sur la venue de l'Heure. Leurs concitoyens disputaient à leur sujet. Elevons un édifice au-dessus de la caverne. Dieu connaît mieux que personne la vérité à leur égard. Ceux dont l'avis l'emporta dans leur affaire dirent : Nous y élèverons une chapelle.

« On disputera sur leur nombre. Tel dira : Ils étaient trois, leur chien était le quatrième. Tel autre dira : Ils étaient cinq, leur chien était le sixième. On scrutera le mystère. Tel dira : Ils étaient sept, et leur chien était le huitième. Dis : Dieu sait mieux que personne combien ils étaient. Il n'y a qu'un petit nombre qui le sait.

« Aussi ne dispute point à ce sujet, si ce n'est pour la forme, et ne demande point des avis à cet égard,

« Ces jeunes gens demeurèrent dans leur caverne trois cents ans, plus neuf.

« Dis : Dieu sait mieux que personne combien de temps ils y demeurèrent : les secrets des cieux et de la terre lui appartiennent ».



Les écrivains musulmans devaient subir plus ou moins l'influence des chrétiens. Toutefois, certains récits sont construits d'une façon plus indépendante. Le suivant est sans doute d'inspiration chrétienne : pour que les différences apparaissent, il vaut mieux, croyons-nous, le reproduire intégralement, malgré des redites inévitables.

Les gens de la caverne étaient de la Syrie, d'une ville dont le roi était idolâtre, ainsi que tous les habitants. Ceux-là avaient été mis dans la bonne voie par Dieu. Le roi s'appelait Décus et était l'un des rois grecs à qui appartenait alors la Syrie, après Alexandre, avant que ce pays échût aux Romains. Ils étaient les seuls croyants dans toute la ville, et ils connaissaient Dieu : ils étaient au nombre de six. Le roi, informé de leur croyance, les fit appeler et leur dit : « Qui adorez-vous et quel est votre Dieu ? » Ils confessèrent leur religion devant le roi, et Dieu fortifia leurs cœurs, afin qu'ils n'eussent pas de crainte. A cette époque, il n'y avait pas de prophète sur la terre ; c'est par leur propre intelligence qu'ils étaient parvenus à la connaissance de Dieu. C'était avant l'apparition de Jésus : il n'y avait alors aucun prophète en Syrie. Ces hommes étaient tous de grande naissance ; le roi ne pouvait pas les mettre à mort légèrement. Le roi avait un juge dont le fils professait également la vraie foi et qui n'osait pas le faire publiquement, à cause du roi. Le roi dit à ce juge : « Que te semble, comment faut-il agir avec eux ? » Le juge répondit : « Ils sont tous de bonne famille. Il ne faut pas les tuer légèrement. Donne-leur le temps de cette nuit, afin qu'ils réfléchissent et reviennent peut-être à la raison ». Le roi leur accorda ce temps, et ils se retirèrent.

Quand la nuit fut venue, craignant que le roi ne les fit tuer, ils quittèrent tous les six la ville, dans la nuit

même. Ils se rendirent vers une montagne qui se trouvait près de la ville. Là, ils rencontrèrent un pâtre et lui dirent : « Y a-t-il dans cette montagne un endroit où nous puissions nous cacher pour quelques jours ? » Le pâtre leur dit : « Qui êtes-vous ? » Ils répondirent : « Nous professons une autre religion que le roi et les habitants de cette ville ; nous adorons un Dieu différent de leurs idoles ; et nous nous sommes enfuis d'auprès du roi, craignant pour notre vie ; nous cherchons un endroit pour nous cacher ». Le pâtre dit : « Quel est votre Dieu et quelle est votre religion ? » Ils lui exposèrent leur croyance et il l'accepta également, puis il leur dit : « J'irai avec vous ». Ils consentirent. Ensuite le pâtre dit : « Il y a dans cette montagne une grande crevasse et une énorme caverne, ayant une entrée très étroite ; nous autres pâtres, quand dans la nuit il fait froid, ou qu'il fait du vent, et qu'il tombe de la pluie et que nous craignons pour les moutons, nous les faisons entrer dans cette caverne ». Ensuite le pâtre confia ses moutons à ses camarades et alla avec eux. Il avait un chien, qui les accompagna. Les autres, en le voyant, dirent au pâtre : « Renvoie ce chien, car, quand il aura faim, il fera du bruit et dénoncera aux hommes notre présence ». Mais quelque peine que le pâtre se donnât pour chasser le chien, en le frappant, le chien ne s'en allait pas. Quand ils l'eurent longtemps frappé, Dieu lui donna la parole, et il leur dit distinctement : « Pourquoi me frappez-vous ? Mois aussi je crois au même Dieu auquel vous croyez ». Ce fut là pour eux un signe et un miracle de la part de Dieu. Ensuite ils se mirent en route et entrèrent dans la caverne : ils trouvèrent un lieu grand et vaste. Ils se couchèrent, et le chien également, en étendant ses pattes et la gueule posée sur les pattes, comme c'est l'habitude des chiens. Dieu leur envoya le sommeil et, pendant le sommeil, il enleva leurs âmes, ainsi que celle du chien.

Le lendemain, le roi les fit chercher, mais on ne les trouva point : on lui dit qu'ils avaient quitté la ville. Le roi envoya à leur poursuite : on les chercha pendant un mois sans les trouver ; alors on cessa les recherches.

Ils restèrent dans cette caverne trois cent neuf ans. Dieu envoyait chaque semaine un ange, afin qu'il les retournât d'un côté sur l'autre, pour empêcher que leur

chair ne pourrit par le contact de la terre et pour que les corps ne fussent pas décomposés. L'entrée de la caverne était du côté du nord : le vent y soufflait et empêchait l'odeur cadavérique de se développer.

Pendant ce temps, le roi Décius était mort et d'autres rois grecs lui avaient succédé dans le gouvernement de la Syrie ; puis le gouvernement avait passé entre les mains des Romains. Sous le premier des rois romains qui gouvernaient, apparut Jésus, qui avertit les enfants d'Israël de l'événement des gens de la caverne. Il leur annonça qu'ils ressusciteraient, que les hommes les verraient et qu'ils mourraient de nouveau, afin que les hommes qui niaient la résurrection des morts, en voyant cela, fussent convaincus que Dieu tient ses engagements et que la résurrection est une vérité. Après trois cent neuf ans, tous les habitants de la Syrie croyaient en Jésus et lisaient l'Évangile ; et ils connaissaient cette aventure. Mais il n'était pas dit dans l'Évangile dans quelle contrée de la Syrie était située la caverne : ils attendaient donc de quel pays ils sortiraient.

Quand les trois cent neuf ans furent écoulés et que Dieu voulut les ressusciter, l'un des gens de la caverne revint à la vie un peu avant que le soleil déclinât. Il appela les autres et tous revinrent à la vie, de même que le chien ; et ils se levèrent comme on se lève du sommeil. Ils s'imaginèrent être entrés dans la caverne la veille au soir et s'être réveillés le lendemain au milieu de la journée.

Ils avaient de l'argent du temps de Décius, et qui était plus grand que celui qui était en usage dans cette ville ce jour-là. Ils envoyèrent l'un d'entre eux chercher les provisions habituelles. Lorsque le messenger fut entré dans la ville, il en reconnut les maisons et les bazars, mais il ne connut pas les hommes. Il vit les hommes en prière, adorant Dieu ; il en fut étonné et dit : « Depuis un jour que nous sommes partis, le peuple est devenu si croyant ». Ensuite il entra chez un boulanger pour acheter du pain. Quand il prit l'argent et le remit au boulanger, il se trouva que ce n'était pas la monnaie courante. Le boulanger dit : D'où as-tu cette monnaie ? » L'autre répondit : « C'est la monnaie de cette ville et la marque de son roi. — Dans cette ville, dit le boulanger, il n'y a pas de monnaie semblable, et le roi n'a

pas frappé de monnaie pareille ; il est probable que vous avez trouvé un trésor de monnaies anciennes. — J'ai emporté, dit l'autre, hier, cette monnaie avec la marque de Décus, de cette ville même ». Le boulanger ne connaissait pas Décus : « Je ne connais pas ce roi dont tu me parles. — Quelle est la religion du roi actuel ? » répliqua l'envoyé. — Il suit la religion de Jésus et il adore Dieu ». Pendant qu'ils parlaient ainsi, les serviteurs du roi passèrent par là et entendirent. Ils emmenèrent l'homme devant le roi, qui écouta son aventure et regarda la monnaie. Alors il reconnut qu'il était un des gens de la caverne dont il avait lu l'histoire dans l'Évangile, afin qu'ils apprissent cet événement. « Moi et mes amis, dit l'homme, nous avons quitté cette ville du temps du roi Décus. Nous nous sommes enfuis, craignant pour notre foi et nous nous sommes rendus dans la montagne, nous sommes entrés dans une caverne où nous avons dormi. Aujourd'hui nous nous sommes réveillés, et maintenant je suis venu afin d'acheter avec cet argent la nourriture de mes compagnons. Nous voulons prendre des provisions et partir cette nuit ». Les lecteurs de l'Évangile reconnurent que c'était là l'aventure des gens de la caverne. Le roi dit au messager : « O jeune homme, reçois la bonne nouvelle que Décus est mort, et que depuis sa mort il s'est écoulé trois cent neuf ans ; Dieu a envoyé un prophète nommé Jésus, avec son Livre venu du ciel ; votre aventure est révélée dans ce Livre. Nous adorons Dieu et suivons la religion de Jésus ; nous nous attendions que vous sortiez de la caverne. Vous avez dormi dans la caverne pendant trois cent neuf ans. Où sont tes compagnons ? — Ils sont dans la caverne ». Le roi se leva et sortit de la ville avec toute sa suite et le peuple. Arrivés près de la caverne, le messager dit : « Mes amis n'ont pas connaissance de l'état du monde ; ils croiront que Décus est encore vivant ; quand ils verront toute cette foule, ils penseront que Décus vient pour les faire périr. Restez ici pour que j'aie en avant, que je les avertisse, afin qu'ils se réjouissent et qu'ils sortent ». Le roi le laissa partir. Et le messager entra dans la caverne, en vue du roi et du peuple. Quand ses compagnons l'aperçurent, ils lui dirent : « Quelle nouvelle apportes-tu ? » Le messager leur raconta les événements survenus dans le mon-

de, relativement à la religion de Jésus, à l'Évangile et au roi. Après avoir parlé, il tomba et mourut, et les autres moururent également. Le roi et le peuple restèrent à la porte de la caverne toute la nuit jusqu'au lendemain au milieu du jour. Le messenger ne reparut plus. Le roi ordonna qu'on entrât dans la caverne, mais personne n'osait y entrer. Ils ne savaient que faire et dirent : « Construisez au-dessus de la caverne un édifice, afin que les hommes sachent que ce sont les gens de la caverne ». Tous les assistants approuvèrent : « Nous construirons une chapelle à la porte de la caverne, afin que les hommes y prient et que leur prière soit exaucée ». Ils y construisirent donc une chapelle et inscrivirent leur histoire sur la pierre du mur.*



En cette matière, la superstition populaire aidant, les commentateurs recueillaient toujours de nouveaux détails et y amalgamaient des faits qui pouvaient n'avoir avec le fond de l'histoire qu'un rapport assez lointain. Nous ne saurions nous arrêter à chaque divergence en particulier, mais une seconde version mérite d'être rapportée, bien qu'elle soit considérée, d'un commun accord, moins conforme au thème coranique.

Un roi idolâtre avait fait placer à la porte de la ville une idole ; quiconque entra dans la ville l'adorait. Or un des apôtres de Jésus arriva en cette ville. Quand il voulut y pénétrer, on lui dit d'adorer cette idole. Il refusa et n'entra pas dans la ville. Il y avait près de la porte un établissement de bains dans lequel il se rendit : il y offrit ses services au baigneur et s'engagea à lui pour des gages. Il faisait son service dans la journée et, le soir, il recevait son salaire, au moyen duquel il achetait de la nourriture. Il passait la nuit en prières et jeûnait le jour. Dieu bénissait l'industrie du baigneur ; celui-ci le reconnut et dit : « Cette bénédiction me vient à cause de ce serviteur ». En conséquence, il traitait l'apôtre avec égards et le rapprochait de sa personne. Après un certain temps l'apôtre, étant devenu familier avec le baigneur, lui exposa la religion de Jésus et le baigneur l'accepta. Il y avait quelques jeunes gens de

la ville qui venaient de temps en temps chez le baigneur et qui étaient liés d'amitié avec lui. L'apôtre leur exposa la foi de Jésus et ils l'acceptèrent aussi. Ce sont là les compagnons de la caverne. Ils restèrent tous ensemble chez le baigneur.

Un jour, le fils du roi se rendit dans cette maison de bains avec une femme de mauvaise vie. L'apôtre serviteur lui dit : « N'as-tu pas honte d'aller au bain avec cette prostituée ? » Le fils du roi le frappa, l'injurja et entra dans le bain. Tous les deux ne tardèrent pas à suffoquer et moururent. On annonça au roi que son fils avait été assassiné dans le bain. Le roi se transporta dans l'établissement de bains, fit appeler le baigneur et le serviteur : « Quels sont les habitants de la ville, dit-il, qui fréquentaient le baigneur ? » On lui nomma les jeunes gens mentionnés. Le roi les fit rechercher. Ceux-ci, avertis, sortirent de la ville et s'enfuirent. A un certain endroit, ils rencontrèrent un paysan qui avait un chien, et qui professait également leur religion : « Le roi nous cherche, lui dirent-ils ». Cet homme eut peur ; il alla avec eux, accompagné de son chien et ils partirent tous ensemble, le baigneur, le paysan, l'apôtre et les jeunes gens de la ville. Ce sont ceux-là qui furent les compagnons de la caverne. Lorsque le roi arriva à la porte de la caverne, aucun de ceux à qui il ordonna d'y entrer n'osa le faire. Alors le roi dit : « Si je pouvais m'emparer d'eux, je les mettrais à mort. Maintenant enfermez-les dans la caverne ».

Puis il ordonna d'élever à l'entrée un mur d'argile et de pierre, afin qu'ils mourussent de faim et de soif. Ils fermèrent ainsi l'entrée de la caverne et s'en retournèrent. Les compagnons de la caverne y dormirent trois cent neuf ans. Lorsque Dieu voulut qu'ils reparussent, un pâtre vint à passer ; il avait froid et se tourna vers la montagne. Là, il vit une petite ouverture et pensa que c'était une caverne. Il dégagea complètement l'ouverture, y entra avec ses moutons et y passa la nuit ; le lendemain il s'en alla. Dieu réveilla les compagnons de la caverne et leur rendit la vie. Alors ils envoyèrent l'un d'eux avec la monnaie qu'ils avaient. Cet homme remit cette monnaie au boulanger. Celui-ci la porta au roi et lui amena l'homme, qui raconta toute cette histoire.

Si nous reprenons le texte coranique, seul document

certain pour l'islam, il est avéré que des jeunes gens, accompagnés d'un chien, se réfugièrent dans une caverne pour fuir des persécutions ; ils y restèrent pendant trois cent neuf ans, plongés dans un profond sommeil, puis ils ressuscitèrent.

Dans le premier verset, il est question des compagnons de la caverne et d'al-Rakim. Selon certains exégètes, il ne faudrait pas les confondre, mais y voir deux catégories bien distinctes de saints.

Ce n'est pas l'opinion qui a prévalu, mais l'énigmatique « Rakim » est une véritable gageure qui a considérablement gêné les interprètes. Selon certaines traditions, Rakim est l'écrit qui avait été placé à la porte de la caverne, ou gravé sur la montagne, ou placé dans une cassette. Mais, pour la plupart, Rakim est un nom de lieu. Et alors, il apparaît que de très nombreuses localités de l'Asie mineure et de la Syrie se disputent l'honneur de posséder la fameuse caverne des Sept dormants. Tewfik el Hakim a fixé son choix sur Tarse, l'actuelle Tarsous.

Les sept dormants se nommaient : Maximilien, Malchus, Martinien, Denys, Jean, Sérapéon et Constantin. Avec l'écriture arabe, où le déplacement des points diacritiques est une cause de tourment, on devine les déformations que ces appellations ont pu subir. Nous renonçons à en donner ici les variantes. Tewfik el Hakim a pris position derrière certains écrivains arabes : on reconnaît Maximilin sous Michilinéa, et Malchus sous Iemlikha ; Martinien est devenu Marnoché. Le chien apparaît surtout dans les versions musulmanes : il est resté avec son nom, Katmir.

Ces noms sont devenus des talismans avec lesquels on peut conjurer les mauvais coups du sort : il n'est pas rare de les lire sur les amulettes et sur les coupes magiques.

Brodant, à son tour, sur ce thème, avec son talent habituel, Tewfik el Hakim a écrit un drame d'une fine psychologie, drame de la personnalité, qui rappelle le théâtre de Pirandello, drame de l'amour et du désespoir.

LA CAVERNE DES SONGES

PIECE EN IV ACTES

(*D'après le Cořan*)

PERSONNAGES

MICHILINEA

MARNOCHE

IEMLIKHA

LE ROI

PRISCA

GHALIAS

UN PRETRE

UN SECOND PRETRE

UN PECHEUR

OFFICIERS, GARDES, SUIVANTES

La scène se passe à Tarse, les actes I et IV dans une caverne ; les actes II et III au palais royal.

ACTE I

Une caverne aux environs de Tarse, l'ancienne ville romaine. Une obscurité où l'on ne distingue que des ombres fugitives et la forme de deux hommes accroupis. Tout près d'eux, un chien est étendu, le museau entre les pattes.

Michilnéa. — Marnoché !

Marnoché. — Tu t'est réveillé ? Que désires-tu ?

Michilinéa. — Où es-tu ? J'entends ta voix irritée, mais je ne te vois pas. Aïe ! mon dos est tout endolori.

Marnoche. — Laisse-moi tranquille ! Moi aussi, je me sens fourbu. On dirait que j'ai dormi une année.

Michilinéa. — Où est le berger ? Où est notre troisième camarade le berger ?

Marnoche. — Je distingue l'ombre de son chien, étendant ses pattes.

Michilinéa. — Ne remarques-tu pas que ce berger semble nous éviter. Où est-il ?

Marnoche. — Il est peut-être sur le seuil de la caverne, attendant le lever du soleil. Telle est l'habitude des bergers.

Michilinéa (s'étirant). — Aïe ! Mon dos me fait bien mal. Combien de temps avons-nous dormi, Marnoche ?

Marnoche. — Tu m'ennuies avec tes questions.

Michilinéa. — Moi aussi, tu sais, je me sens d'humeur noire. Marnoche, depuis quand sommes-nous ici ?

Marnoche. — Depuis un jour. Peut-être un peu plus.

Michilinéa. — Comment le sais-tu ?

Marnoche. — Pouvons-nous dormir davantage ?

Michilinéa. — Tu as raison. (*Un silence, puis avec impatience*) Je veux sortir d'ici.

Marnoche. — Malheureux ! Pour aller où ?

Michilinéa. — Penses-tu me garder ici une nuit encore ?

Marnoche. — Deux, trois s'il le faut ; jusqu'à ce que nous soyons sûrs d'avoir échappé à Dioclétien.

Michilinéa. — C'est impossible. Je n'en peux plus.

Marnoche. — C'est pourtant ce que je fais, moi qui ai une épouse et un enfant que j'adore...

Michilinéa. — Oui, je sais. Tu gardes jalousement ta vie pour eux.

Marnoche. — Et toi ? Ne désires-tu pas conserver la tienne pour...

Michilinéa. — Oui, Marnoche. Mais, vois-tu, je ne puis supporter la séparation, ne fût-ce qu'un seul jour.

Marnoche. — Michilinéa ! Prends garde ! La ville est encore à feu et à sang. D'ailleurs, je ne me ferai plus le complice de tes imprudences.

(*Apparaît une forme s'avançant dans l'obscurité*)

Michilinéa. — Qui va là ?

Iemlikha. — C'est moi le berger, Monseigneur.

Michilinéa. — Nous te cherchions.

Iemlikha. — J'étais à la recherche de la sortie de la caverne. Je n'ai pas réussi à la découvrir.

Michilinéa. — Prends place près de nous. Depuis que nous sommes ici, tu n'as pas ouvert la bouche. Serait-ce que nous t'effarouchons?

Marnoche. — Quel est ton nom?

Iemlikha. — Je m'appelle Iemlikha, Monseigneur.

Michilinéa. — Pourquoi nous donnes-tu toujours du « Monseigneur? »

Iemlikha. — Puis-je nommer autrement les deux conseillers du roi?

Marnoche. — Bizarre ! Et d'où sais-tu que nous sommes les conseillers du roi?

Iemlikha. — Qui ne connaît pas les hommes d'Etat ?

Michilinéa. — Nous as-tu vus avant cela?

Iemlikha. — Souvent.

Marnoche. — Où?

Iemlikha. — Dans l'arène aux lions, à Tarse. Vous occupiez une place dans la loge du roi. A votre apparition, les gens murmuraient : Voici le roi, et voici Marnoche et Michilinéa.

Michilinéa. — Tu nous as donc reconnus au moment où nous t'avons demandé asile?

Iemlikha. — Je ne vous ai pas reconnus au premier abord. Mais en entendant l'un de vous dire à l'autre : « Faisons vite, Marnoche, ils sont à nos trousses », j'ai tout de suite compris, et je n'ai pas hésité à aller à votre rencontre pour vous conduire à la caverne.

Michilinéa. — Et ton troupeau, Iemlikha? Tu l'as abandonné à cause de nous?

Iemlikha. — Je ne cours aucun risque. Je le retrouverai broutant tranquillement l'herbe grasse. On ignore qu'il appartient à un chrétien.

Marnoche. — Toi aussi tu cachais ta religion ?

Iemlikha. — Oui, Monseigneur.

Michilinéa. — Iemlikha, le mot « Monseigneur » sonne faux à mes oreilles. Ici, nous sommes tous frères et chrétiens. Il ne peut y avoir ni seigneur ni serf.

Marnoche. — As-tu des parents, Iemlikha?

Iemlikha. — Je n'ai que Katmir.

Michilinéa. — Katmir? Qui est-ce?

Iemlikha (désignant le chien). — Mon chien.

Marnoché. — Tu es donc le plus heureux de nous.

Iemlikha. (avec hésitation) — Puis-je poser une question?...

Michilinéa. — Tant que tu voudras, ne crains rien..

Iemlikha. — J'ai été fort étonné en vous voyant fuir le massacre. Cependant, mon premier geste a été de vous sauver. Puis, nous sachant en sécurité dans la caverne, mon inquiétude a fait place à l'étonnement, lequel n'a pas duré longtemps d'ailleurs, car, subitement, je me suis senti envahi par un profond sommeil. En ce moment je ressens une grande douleur dans les côtes. On dirait qu'elles sont brisées...

Michilinéa. — Que trouves-tu d'étonnant en nous ?

Iemlikha. — Dioclétien, l'ennemi acharné des chrétiens, ignorait donc que vous étiez convertis ?

Marnoché (avec une précipitation voulue). — Comme il ignore que sa fille est chrétienne..

Iemlikha (étonné) — Sa fille? La princesse Prisca?

Michilinéa. — Voyons, Marnoché !

Marnoché. — Quel mal y a-t-il à en informer *Iemlikha*. Mais peut-être ai-je éveillé en toi de chers souvenirs...

Iemlikha. — Excusez-moi, Monseigneur, je ne désire savoir que ceci : comment le roi a-t-il eu vent de la chose? Est-ce par trahison? Est-ce par vengeance?

Marnoché. — Raconte, toi *Michilinéa*.

Michilinéa. — Je veux sortir d'ici.

Marnoché. — Encore! Décidément, je ne me félicite pas de t'avoir pour ami!..

Michilinéa. — Je te dis que je ne peux plus demeurer ici un jour de plus.

Marnoché. — O imprudent! Il ne te suffit pas d'être la cause que nous soyons ici ?

Michilinéa. — Tu m'en gardes rancune?

Marnoché. — Je rends grâce plutôt au Seigneur qui a fait que ta maudite missive ne contenait que notre nom seulement. (*Michilinéa se tait*) Oui, pour mon malheur, ce fut le premier et le dernier message.

Michilinéa. — Pour ton malheur... oui, c'est vrai.

Marnoché. — Je t'avais pourtant mis en garde. Je t'avais maintes fois conseillé de ne pas écrire à Prisca...

Michilinéa. — Tais-toi.

Marnoche. — Mais voilà que, subitement, tu perds la tête... Tu écris, puis, imprudemment, tu remets la lettre à une suivante dédaignée et jalouse, qui te gardait un profond ressentiment. Ne te souviens-tu pas du jour où je t'ai dit de te méfier de cette femme? Ne pouvais-tu pas trouver un autre messenger? (*Michilinéa ne répond pas*) O suprême imprudence ! Ne m'as-tu pas dit avoir remis à Prisca, en main propres, une croix comme cadeau?.. Que n'as-tu fait de même pour ton billet ? (*Michilinéa ne répond toujours pas*). Mais tu prétends que c'était impossible. Alors, en hâte, tu rédiges ta lettre pour l'informer que tu allais, en cachette, faire la prière de Pâques en compagnie de Marnoche. (*Michilinéa continue à se taire*)... En compagnie de Marnoche.

Michilinéa. — Oui, un mot malheureux. Ah ! si je ne l'avais écrit...

Marnoche. — J'aurais pu sauver ma peau.

Michilinéa. — Oui, tu aurais pu sauver ta peau.

Marnoche. — Et je n'aurais pas perdu ma place auprès du roi, et ne serais pas venu rompre mes os dans ce lieu. Et ainsi, je n'aurais pas abandonné ma femme et mon enfant, seuls et inquiets au milieu de la fumée du massacre.

Iemlikha (après un temps) — Monseigneur, vous avez laissé votre famille en danger?

Marnoche. — Je rends grâce à Dieu que personne ne sache qu'ils sont chrétiens, ni qu'ils me sont attachés par les liens du sang. Mon mariage est demeuré secret jusqu'aujourd'hui. Nous sommes seuls à le connaître. D'autre part, ma femme et mon enfant sont cachés aux yeux de tous, dans une maison isolée et lointaine. Non, il n'y a rien à craindre de ce côté. Bien des massacres sanglants ont eu lieu avant celui-ci, les miens en sont sortis indemnes.

Iemlikha. — Il faut en louer le Christ.

Marnoche. — Dis plutôt que c'est par un malheureux hasard que notre secret a été dévoilé au roi, juste deux jours après qu'il eût ordonné le massacre des chrétiens.

Iemlikha. — Oui, j'imagine sa colère.

Marnoche. — Il fallait voir comme il bouillait, le message à la main, tantôt riant d'un rire féroce et appelant sa fille pour lui montrer le billet, tantôt comman-

dant d'apprêter les cages aux lions pour un festin carnivore sans pareil..

Iemlikha. — Dieu!

Marnoche. — Mais, s'échappant par une porte dérobée du palais, la princesse Prisca vint à notre rencontre, après la prière de Pâques, pour nous conseiller de fuir.

Iemlikha. — C'est le Christ qui vous a sauvés.

Marnoche. — Oui, mais puis-je dire que je suis sauvé quand je suis séparé de ma femme et de mon enfant? Ah! quand je songe qu'il quittera sa couche ce matin sans que je l'embrasse..

Iemlikha. — Comme vous aimez les vôtres!

Marnoche. — C'est par eux et pour eux que je vis.

Iemlikha. — Patience! Dieu est si miséricordieux, si clément!

Marnoche. — Vraiment! Le ciel serait nonc si près de la terre! Mais cette bonté divine est la nourriture de ceux qui peuvent attendre..

Iemlikha. — Ne vous moquez pas. Dieu est Vrai.

Marnoche. — Dieu n'a rien à faire dans toute cette histoire. C'est nous-mêmes qui sommes la cause de notre malheur. En somme, ai-je fait quelque chose, moi, pour être là?

Iemlikha. — Tout ce qui se fait sur cette terre est voulu par Dieu.

Marnoche. — Sauf notre malheur. C'est l'œuvre d'un homme.

Iemlikha. — Pardonnez-nous, Seigneur. Sont-ce là là les paroles d'un chrétien.

Michilinéa. (essayant de se lever, mais ses os le font souffrir) — Aïe!..

Marnoche. — Où vas-tu?

Michilinéa. — L'homme dont tu parlais tout à l'heure ira réparer sa faute.

Marnoche. — Malheureux, que comptes-tu faire?

Michilinéa. — Je vais directement chez le roi pour lui dire que Marnoche est innocent, que d'avoir écrit son nom dans la missive ne veut rien dire, et que je suis seul coupable.

Marnoche. — Assieds-toi! Assez plaisanté! Dis plutôt que tu vas voir celle que tu aimes.

Michilinéa. — Quel dommage!

Marnoche. — Que regrettes-tu?

Michilinéa. — Je ne te savais pas le cœur aussi dur.

Marnоче. — Il suffit ! Prends place, et ne sois pas la cause d'un autre malheur. Tu auras beau parler au roi, tu ne seras pas cru, et peut-être, à force de tortures, finiras-tu par lui indiquer mon refuge.

Michilinéa (il se rassied, désespéré) — O Dieu ! Que puis-je donc faire ?

Iemlikha. — Laissez ce soin au Christ.

Michilinéa. — Le Christ ignore ce qui se passe en moi.

Iemlikha. — Vous en doutez ? Pardonnez-moi, Seigneur. Je crois plutôt qu'il sait tout et qu'il fera en sorte que vous ne souffrirez plus.

Michilinéa. — Quand cela sera-t-il fait ?

Iemlikha. — Quand ? Daignez avoir pitié de nous, Seigneur ! Avons-nous le droit de poser de pareilles questions ? Il est préférable de croire.

Michilinéa. — J'admire ta foi, *Iemlikha*.

Iemlikha — Je crois dans le Christ parce qu'il est vrai. Il est impossible que ce sang ait été versé et ces âmes sacrifiées inutilement, ou pour autre chose que la Vérité.

Michilinéa. — Es-tu né chrétien, ou bien est-ce en grandissant que tu t'es converti ?

Iemlikha. — Je suis né chrétien..

Michilinéa. — Comme moi par conséquent.

Iemlikha. — Oui. Mais la foi entière, la foi véritable n'a pénétré mon âme que le jour où j'entendis ce prêtre prêcher sous les murs de Tarse.

Michilinéa. — Quel prêtre ?

Iemlikha. — C'était il y a de cela cinq années environ. J'avais alors trente ans et ne pensais qu'à mon troupeau. Je n'étais encore que chrétien par héritage et non par conviction. Il en fut ainsi jusqu'au jour où mes pas me conduisirent à Tarse pour acheter quelques menus objets. En passant près des murailles de la ville, j'aperçus un prêtre entouré d'un groupe de personnes, qui semblaient l'écouter avec attention. Ils étaient cachés derrière un mur décrépi et tombant en ruine. M'étant approché et ayant prêté l'oreille, je sentis subitement que je devenais un autre homme. On aurait dit que mes yeux voyaient pour la première fois des choses qu'ils n'avaient jamais vues auparavant.

Michilinéa. — Que disait le prêtre ?

Iemlikha. — Je ne me souviens pas de ses paroles. Mais je n'oublierai jamais la sensation que je ressentis en l'écoutant. Impression bizarre que je n'avais connue qu'une seule fois dans ma vie, alors que je descendais de la montagne au moment du coucher du soleil. Un spectacle unique s'offrait à mes yeux. La plaine s'étendait devant moi, immense et paisible. Toute la nuit, j'y pensai, essayant de me rappeler où et quand j'avais vu cette image. Était-ce dans mon enfance? Était-ce dans un songe? Ou était-ce avant que je ne vinsse au monde? Cette beauté, quoique étrange, ne m'était pas inconnue. Et, m'étant levé à l'aurore, je me souvins du panorama que j'avais vu la veille, et, subitement, une lumière se fit dans mon esprit : cette beauté existe toujours, depuis toujours, depuis que les hommes errent dans ce monde. Oui, ce fut la même sensation. Les paroles de cet homme ne m'étaient pas étrangères. Mais où et quand les avais-je entendues? Était-ce dans mon enfance? Était-ce dans un songe? Était-ce avant que je ne vinsse au monde? Qu'importe! Une foi nouvelle et forte me fit croire que ces paroles étaient vraies. Et, aujourd'hui, je ne puis m'imaginer autrement qu'à travers elles le commencement et la fin de tout ce qui « est »...

Michilinéa. (étonné) — Marnoché, tu entends?

Marnoché. — Oui.

Michilinéa. — Que dis-tu de cela?

Marnoché. — Je dis que ce berger divague, et que je ne comprends rien à ses redondances.

Michilinéa. — Toi tu ne comprends qu'une seule chose : c'est que tu as passé une nuit loin de ta femme et de ton enfant.

Marnoché (ironique) — Et toi, qu'as-tu compris de ce qu'il vient de dire?

Michilinéa. — Que nous sommes loin de Dieu, et que notre cœur est occupé par autre chose que par Lui.

Marnoché. — Et quel mal y vois-tu?

Iemlikha. — Que Dieu vous ait en sa sainte miséricorde! (Il se lève)..

Marnoché. — Où vas-tu, berger mystique?

Iemlikha (avec hésitation) — Je vais.. Je vais... Je sens que j'ai faim. Puis-je profiter de l'obscurité de la nuit pour me rendre à la ville et en rapporter ce qu'il nous faut comme nourriture?...

Marnoche (d'un ton soupconneux) — Reviendras-tu ?
Iemlikha. — Je laisse Katmir ici.

Marnoche (avec étonnement, en désignant le chien) — Regarde... Regarde... Voici qu'il se lève. C'est curieux. Vois-tu comme son ombre se tord dans l'obscurité, et comme il s'étire. Il me semble que quiconque dort dans cette caverne se réveille avec les os rompus. Tu as raison, *Iemlikha* ; il faut nous acheter de quoi manger, car mon ventre est aussi creux qu'un tambour. Et toi *Michilinéa*, n'as-tu pas faim ? (*Michilinéa ne répond pas*). Tu ne réponds pas ? Hum ! c'est que tu es loin de penser à ton estomac. (*Après un temps*) Il me semble que ma faim n'est pas ordinaire. On dirait que les muscles de mes intestins sont rouillés ou endormis, qu'ils ont besoin d'un excitant. *Iemlikha*, tu nous rendrais un signalé service en nous achetant de quoi faire taire les cris de notre appétit. As-tu de l'argent ?

Iemlikha. — J'en ai...

Marnoche — (cherchant dans ses poches) — Non, attends. Je me souviens avoir mis dans ma poche, hier, quelques pièces d'argent. Prends... (*Iemlikha prend la monnaie et sort*).

Michilinéa. — Sais-tu, *Marnoche*, à quoi pense ce berger en ce moment ?

Marnoche. — A quoi ?

Michilinéa. — N'as-tu pas remarqué qu'il s'est empressé de nous quitter ? C'est qu'il ne pouvait plus écouter tes paroles.

Marnoche. — Il a bien fait.

Michilinéa. — Oui, il a bien fait. Il a peut-être raison, tu sais. Moi aussi je doute...

Marnoche. — De quoi doutes-tu ?

Michilinéa. — Notre amour pour nous-mêmes est beaucoup plus fort que notre amour pour Dieu. Et je n'exagérerai pas en disant que nous ne croyons pas en lui outre mesure.

Marnoche. — Est-ce que nous ne prions pas ?

Michilinéa. — Oui, mais c'est pour lui demander de rendre heureux ta femme et ton enfant.

Marnoche. — Et toi, ne le pries-tu pas pour *Prisca* ?

Michilinéa. — Nous le prions... Mais depuis que nous sommes entrés dans cette caverne, nous ne pensons qu'à ceux que nous... (*Se reprenant*) tu ne penses qu'à ceux

tu aimes. Et tu m'en veux, tu en veux à Dieu, au Christ, enfin à tout ce qui te sépare des tiens. Hais-moi, Marnoché, si tu y tiens. Mais Dieu et le Christ...

Marnoché. — Je n'en veux, Michilinéa, ni à toi, ni à Dieu, ni au Christ, car je suis loin de penser à l'un de vous trois en ce moment.

Michilinéa. — Tu vois? C'est bien ce que je viens de dire. Nous ne pensons pas à Dieu.

Marnoché. — Michilinéa, veux-tu m'écouter?

Michilinea. — Parle.

Marnoché. — Dieu, en nous donnant un cœur, s'est désisté en même temps d'une grande partie de ses droits sur nous.

Michilinéa (dans un cri de joie) — Tu as peut-être raison, Marnoché. Mais...

Marnoché. — Mais quoi?

Michilinéa. — Le berger. Ce berger nous a fait res-souvenir de Dieu. Vois-tu comme il Le nomme, Lui et le Christ, à tout propos.

Marnoché. — Notre ami le berger a le cœur libre. Aussi peut-il le consacrer à Dieu ou au Démon.

Michilinéa (essayant de se convaincre). — Tu dis vrai...

Marnoché (soudain) — Iemlikha le berger est parti?

Michilinéa. — Que lui veux-tu?

Marnoché. — Si, au moins, j'avais eu l'idée de lui indiquer l'emplacement de ma maison, pour qu'en passant, il rassurât ma femme et mon enfant et les avisât de mon prochain retour?

Michilinea. — Iemlikha ignore où se trouve ta maison. Si j'y allais! Qu'en penses-tu? Ma vue suffirait pour rendre aux tiens confiance et espoir.

Marnoché (avec hésitation) — Je crains qu'une imprudence de ta part ne vienne tout gâter.

Michilinéa. — Ne crains rien.

Marnoché. — Je vois où tu veux en venir. Pour que, ta mission terminée, tu te rendes auprès d'elle.

Michilinéa. — Quel mal y aurait-il? Elle m'attend. Elle aussi s'attend à recevoir de mes nouvelles. Te souviens-tu du jour où, s'arrêtant derrière la porte du palais, elle nous montra le chemin de la fuite? Sais-tu ce qu'elle me disait pendant que tu me tirais par le bras pour

m'engager à me dépêcher ? Elle me disait : « J'attendrai ton retour dans trois jours, vers l'aurore ».

Marnoche. — Les trois jours se sont-ils écoulés ?

Michilinéa. — Qu'importe. Je m'en irais pour espionner et épier, puis je reviendrais...

Marnoche. — Et si l'on t'aperçoit ?

Michilinéa. — Sois sans inquiétude, je me fauileraï dans l'obscurité.

Marnoche (d'un air décidé). — Non, il y aurait danger à ce que tu sortes.

Michilinéa (réprimant son dépit). — Tu me refuserais cela...

Marnoche. — Oui.

Michilinéa. — Egoïste.

Marnoche. — Egoïste ? Moi ?

Michilinéa. — Oui.

Marnoche. — Dieu ! As-tu oublié le lien qui nous lie depuis si longtemps ? As-tu oublié surtout que j'ai souvent contribué à l'épanouissement de ton amour ?

Michilinéa. — Tu viens de tout effacer de ma mémoire.

Marnoche. — Parce que je fais preuve de sagesse à l'égard d'un amoureux imprudent ?

Michilinéa. — Non, mais parce que depuis que nous sommes ici tu ne penses qu'à toi-même et aux dangers que tu pourrais courir.

Marnoche. — Et toi tu ne penses qu'à aller à la rencontre de celle que tu aimes, même si tu devais pour cela faire mon malheur. Qui de nous deux est l'égoïste ?

Michilinéa. — Toi.

Marnoche. — Moi ? Toujours moi ? Rien n'est plus aveugle que l'amour. Rien n'est plus parjure aussi.

Michilinéa. — Tu pourrais adresser ces paroles à toi-même.

Marnoche. — J'ai conscience de mes défauts, mais je ne méconnais les bienfaits de personne.

Michilinéa (ironique) — Si le berger était là, il t'aurait dit que tu renies Dieu et le Christ, pour ne pas dire plus.

Marnoche. — Pour ne pas dire plus ?

Michilinéa. — Oui, tu as bien entendu. Inutile de mentionner une tierce personne.

Marnoche. — Aurais-tu le cœur aussi mauvais ?

Michilinéa. — Moi ?

Marnoche. — Oui. Cependant, vois-tu, je ne puis comme toi effacer de mon esprit le souvenir de ce qui est bon. Je ne puis, Michilinéa, oublier que tu es le seul à m'avoir encouragé à me marier en cachette... et que c'est toi qui m'as aidé à surmonter bien des difficultés, qui semblaient vouloir m'interdire de fonder un foyer. N'est-ce pas toi qui m'as aidé pour meubler ma maison pour m'apprêter des vivres, plusieurs nuits de suite, car nous n'avions pas confiance en nos esclaves ? Puis-je oublier également que c'est toi, qui, avant que mon fils ne soit venu au monde, as fait préparer ses langes et son berceau ? Non, je ne puis oublier tout cela..

Michilinéa. — Qu'as-tu à remuer ces souvenirs ? Apprends que tu viens d'ajouter à mes souffrances une autre souffrance, celle de me savoir la cause de tes malheurs.

Marnoche (avec reproche). — Voyons, Michilinéa, est-ce la première fois que je m'expose pour toi ? (Michilinéa ne répond pas) Ne veux-tu donc pas avouer que tu as tous les défauts d'un amoureux ? Ne vois-tu pas que tu es aveuglé par l'amour, et que tu es, en outre, particulièrement oublieux ?

Michilinéa (se calmant). — J'avoue que tu t'es souvent exposé pour moi. Ce n'est que trop vrai.

Marnoche. — Et tu veux m'empêcher d'exprimer mon mécontentement dans un moment d'ennui.

Michilinéa. — Et moi ? Quand ai-je méconnu ton amitié ?

Marnoche. — L'amour commande à tout, à l'amitié comme à la foi.

Michilinéa. — Même à la foi ?

Marnoche. — Parce qu'il est une religion plus forte que toutes les autres.

Michilinéa. — Je comprends ce que tu veux dire...

Marnoche. — Que comprends-tu ?

Michilinéa. — Sans ta femme qui est chrétienne, tu n'aurais pas embrassé la religion du Christ, toi qui étais le bras droit de Dioclétien, l'auteur de tant de massacres.

Marnoche. — Et sans toi, la princesse Prisca ne serait jamais convertie au christianisme, elle qui était païenne comme son père Dioclétien.

Michilinéa (refoulant sa joie). — Marnoché. Penses-tu vraiment qu'elle se soit convertie pour cela ?

Marnoché. — Nul doute.

Michilinéa. — Tu essayes toujours de me faire croire cela.

Marnoché. — C'est que tu ne veux pas le croire une fois pour toutes.

Michilinéa (se ressouvenant). — Oui, je n'oublierai jamais cette nuit où je t'ai parlé d'elle si longuement. Tu te souviens ? Elle portait cette nuit-là une robe blanche. Nous nous sommes rencontrés dans la galerie aux colonnes, où, tous les soirs, l'obscurité se faisait notre complice. L'heure était solennelle. Un halo divin auréolait le visage de mon aimée. Je lui dis : « Tu es un ange des cieux ». Elle s'étonna, ignorant le sens du mot « ange », et quand, dans mon trouble, j'eus donné l'explication nécessaire, — J'eus soin de faire de l'ange un portrait plus beau que celui des plus belles créatures de la terre, — j'ajoutai : « Que ne suis-je chrétien ? » — « Pourquoi, demanda-t-elle ? » — « Parce que, répondis-je, il me serait possible de me fiancer à toi et d'être attaché à toi, devant Dieu, par un lien sacré que nul ne pourrait rompre. » C'est alors qu'elle reprit : « Cela se passe-t-il ainsi dans la religion chrétienne ? » et, pudiquement, elle ajouta après un court silence : « Que ne suis-je chrétienne moi aussi ! »

Marnoché. — Et quelques instants après, tu frappais à ma porte comme un fou.

Michilinéa. — Oui, j'étais fou de joie. Et, de suite, tu traçais le plan qui devait faire notre bonheur...

Marnoché. — Puis vous êtes partis en secret chez le prêtre pour vous convertir.

Michilinéa. — Ce fut grâce à toi, Marnoché. En vérité, je n'oublierai jamais la situation critique et dangereuse à la fois, dans laquelle tu t'es trouvé ce jour-là, tu attendais avec impatience notre retour, tu disais à Dioclétien qui faisait mander sa fille que celle-ci se trouvait au bain, et à ses suivantes qu'elle était chez son père. Oui, et je tremble encore rien qu'à penser à cet instant où Dioclétien me surprit guettant Prisca dans la galerie aux colonnes, le livre saint entre les mains. Il me demanda à brûle-pourpoint : « Qu'est-ce que ce livre ? » C'est alors que, t'avancant vers moi — ô suprême témé-

rité ! — tu arrachas le livre de mes mains en t'écriant : « C'est mon livre, Sire. Je l'avais oublié ici par mégarde. » Dès ce jour, je compris que tu étais prêt à te sacrifier pour moi.

Marnoché. — Non pas pour toi, mais pour un amoureux que je voulais conserver à sa fiancée.

Michilinéa. — Je t'en remercie encore une fois, Marnoché. Mais...

Marnoché. — Eh ! bien ?

Michilinéa. — Je ne te félicite pas pour ce que tu fais aujourd'hui.

Marnoché. — Encore ?

Michilinéa (distrain). — Oui... (après un temps)... Je ne sais... Que l'homme est bizarre ! Nous sommes forts parfois jusqu'au sublime et jusqu'au sacrifice. Et d'autres fois nous sommes faibles jusqu'à la bassesse et jusqu'à l'égoïsme. Et dans les deux cas, nous agissons sans raison plausible.

Marnoché. — Tout cela parce que je t'empêche de te rendre auprès d'elle.

(*On entend une voix résonnant à travers les parois de la caverne.*)

Michilinéa (prêtant l'oreille). — Chut !

Marnoché. — Qu'y a-t-il ?

La voix (s'approchant). — Messesseurs, Messieurs les Ministres...

Marnoché. — Qui es-tu ?

La voix. — Je suis Iemlikha.

Marnoché. — Le berger ? Qu'as-tu à crier de la sorte ?

Iemlikha. — Vous attendez dans l'obscurité que l'aurore s'annonce, alors que le soleil est déjà haut dans le ciel.

Marnoché. — A quoi vois-tu cela ?

Iemlikha. — J'ai vu cela en sortant de la caverne. Je sais maintenant où se trouve la sortie. Nous la cherchons, et elle était derrière nous. Mais, chose étrange, le chaleur et la lumière ne nous parviennent pas, comme si le soleil s'éloignait ostensiblement de cette retraite...

Marnoché. — C'est tout ce que tu as fait ? Où sont les provisions ?

Iemlikha. — Si vous saviez ce que j'ai vu et entendu...

Marnoché. — Parle...

Iemlikha. — A peine ai-je mis le pied dehors que je rencontre un cavalier habillé d'étrange façon. On aurait dit un pêcheur. J'exhibe ce que j'ai comme monnaie et lui offre d'acheter son fretin. Mais dès que son regard tombe sur moi, il se met à trembler de tous ses membres, et hop, il éperonne son cheval avec l'intention manifeste de prendre la fuite. Mais à l'instant même, je me saisis de la bride de la bête et arrête l'élan de notre homme tout en lui montrant les pièces d'argent. Mais lui, ayant pris l'une d'elles entre ses doigts et l'ayant examinée avec attention, s'écrie avec peur et étonnement : « Dioclétien. Elle a été frappée à l'époque de Dioclétien. » Puis, levant la tête avec courage, il s'enquiert : « En as-tu beaucoup ? » Je m'empresse de lui montrer tout ce que je possède. « Où l'as-tu trouvée, continue-t-il ? » « Quoi ? questionné-je ». — « Cette monnaie ancienne... ce trésor, me crie-t-il ». Alors croyant l'homme atteint de folie, j'arrache la pièce de sa main et m'éloigne en vitesse. Il me regarde un moment comme on regarde une curiosité, puis donne de l'éperon et disparaît...

Marnoché. — Tu as raison. Cet homme est fou.

Michilinéa. — Non, Marnoché, ne va pas si vite...

Marnoché. — Qu'est-ce qui te prend encore à cette heure ?

Michilinéa. — Un doute se fait de plus en plus fort en moi.

Marnoché. — Tu doutes ? De quoi ?

Michilinéa. — De la durée de notre sommeil dans cette caverne. Te souviens-tu que nous sommes entrés ici tout fraîchement rasés. Or, regarde, ma barbe est hirsute et mes cheveux me tombent sur les épaules. C'est maintenant que je m'en aperçois. Et en voulant me gratter...

Iemlikha. — Oui... Oui... moi aussi en donnant la pièce d'argent à l'homme, j'ai remarqué que mes ongles étaient d'une longueur peu ordinaire. Et qui sait ? Peut-être a-t-il eu peur en voyant mes cheveux ébouriffés. Nous sommes dans une obscurité telle qu'il nous est impossible de nous voir,

Michilinéa. — Sommes-nous donc restés une semaine, à notre insu ?

Marnoche (portant la main à la tête) — Vous avez raison. Je ne pense pas être venu ici moi aussi, avec toute cette fourrure sur ma tête, et toute cette broussaille au menton. C'est étonnant. Regarde, Michilinéa. Mais tu ne peux voir. Je dois ressembler en ce moment aux saints apôtres...

Iemlikha. — Peut-être sommes-nous ici depuis un un mois.

Marnoche. — Dieu ! Un mois ? Et que faisons-nous pendant tout ce temps ?

Iemlikha. — Nous dormions.

Marnoche. — Sont-ce là les parcelles d'un homme bien équilibré ?

Iemlikha. — Et pourquoi pas ? J'ai entendu dire par ma grand'mère et par mon père, du temps où j'étais enfant, qu'un berger ayant cherché dans une caverne un refuge contre un orage, — et c'était un chrétien qui croyait en Dieu et dans le Christ, — s'endormit un mois, à la suite duquel il se réveilla sans s'être rendu compte du temps écoulé.

Marnoche. — Ce sont là radotages de vieillards.

Iemlikha. — Je crois dur comme fer que cette légende est véridique, et je n'y vois rien d'extraordinaire. On a dit que les corps ne s'altèrent pas rapidement quand ils sont mis dans un endroit à température égale. Et comment voulez-vous qu'il en fût autrement, quand c'était voulu par Dieu et le Christ ?

Marnoche (mi-sérieux, mi-ironique). — Et dans notre cas ? Qu'en dis-tu ? S'agit-il de pluie ou d'orage ? Est-ce la volonté de Dieu ou du Christ ?

Iemlikha. — Il en est de même dans notre cas... N'ai-je pas dit que le soleil se détourne de la caverne, pour bizarre que cela puisse paraître ? Est-ce pour que sa chaleur ne nuise pas à notre corps ? C'est la volonté de Dieu et du Christ, à n'en pas douter. Ce sont Eux qui veulent que ce miracle ait lieu, pour le bonheur des croyants.

Marnoche — Les croyants ? Bravo, Iemlikha ! Nous sommes heureux, Michilinéa et moi, que tu sois avec nous, car sans toi nul miracle de Dieu et du Christ ne nous aurait préservés...

Michilinéa (se levant brusquement) — Marnoché.

Marnoché. — Où vas-tu, Michilinéa ?

Michilinéa. — Nul doute que les trois jours se sont écoulés...

Marnoché. — Veux-tu dire par là que tu es décidé à l'aller voir...

Michilinéa. — Nulle puissance sur terre ne pourra m'en empêcher.

Marnoché (ironique). — Nulle puissance du ciel également ?

(*Un bruit tumultueux parvient du dehors de la caverne*).

Iemlikha. — Chut ! Vous entendez ?

Marnoché. — Qu'est-ce encore ?

Iemlikha (prêtant l'oreille). — C'est la voix de plusieurs personnes à la fois.

Iemlikha (se levant, avec énergie). — Malheur à nous ! Nous sommes perdus...

Michilinéa. — Perdus.

Marnoché. — Oui. Nul doute que ce sont les sbires de Dioclétien, qui viennent nous arrêter. Le cavalier, à qui tu as parlé, Iemlikha, a dû leur indiquer notre cachette. Ne vous ai-je pas dit de ne pas sortir sans vous assurer d'être en sécurité ? Et toi, Michilinéa, qui étais sur le point de sortir ?

(*La rumeur se rapproche*)

La foule (criant du dehors). — Hé ! toi, l'homme au trésor. Montre-toi. Sors et ne crains rien...

Marnoché. — De quel trésor s'agit-il ? Et qui est l'homme au trésor ?

Iemlikha (lui faisant signe de se taire). — Chut ! Chut !

Michilinéa (dans un souffle). — Je crains qu'ils n'entrent.

La foule (s'approchant de la caverne). — C'est une caverne. C'est l'entrée d'une caverne...

La voix d'un groupe. — Il y fait noir... Il y fait noir...

Un autre groupe. — Faites venir les torches. Allumez les torches.

Marnoché (dans un souffle). — Que faire ?

Michilinea (dans un souffle). — Nous sommes entourés de toutes parts.

Iemlikha (dans un souffle). — Abandonnons-nous à la volonté de Dieu et du Christ.

(Quelques instants après, la lumière fuse dans la caverne, puis le tumulte se fait plus grand : la foule s'en gouffre pêle-mêle, les torches haut levées... Mais à peine le premier entré voit-il le tableau formé par le trio qu'une peur indéfinissable se saisit de lui et qu'il recule, entraînant les autres à sa suite, tous talonnés par un frayer sans nom. On les entend crier).

La foule (en reculant avec effroi). — Des revenants... Les morts... Des revenants...

(La foule se retire en désordre, laissant dans la caverne quelques-unes de ses torches. La lumière emplit le lieu. Les trois hommes paraissent absourdis et figés en statues. Sidérés, ils sont las, les mots « revenants, morts, revenants » résonnent encore dans leurs oreilles).

(A suivre)

TEWFIK EL-HAKIM

Traduit de l'arabe
par M. A. Khédry

LE DERNIER ANNIVERSAIRE

(*Conte de Noël*)

Marie préparait le repas du soir. Elle avait fait mander à Jésus qu'elle l'attendait pour fêter l'anniversaire de sa trente-deuxième année. Elle y comptait, car elle se faisait vieille et était bien seule dans la petite maison de Nazareth depuis la mort de Joseph.

Jésus maintenant s'absentait souvent. Il s'excusait : n'avait-il pas une grande mission à accomplir ? Marie, qui admirait son fils sans le comprendre toujours, hochait la tête et ne disait rien. Douce et pieuse elle laissait faire ce grand fils dont le nom était déjà connu dans toute la Galilée et qui comptait à Jérusalem autant de disciples dévoués que d'adversaires jaloux. Mais ce soir il viendrait, et Marie ayant terminé les préparatifs du repas alla s'asseoir sur le pas de la porte.

Le soir tombait sur Nazareth posé « au sommet du groupe de montagnes qui ferme au Nord la plaine d'Es-drelon ». (1) Et ce soir de décembre était doux et clair. Là-bas, entre la montagne de Sulem et le Thabor avec sa forme arrondie comme un sein, la lune montrait son visa-

(1) Renan

ge. La nuit venait vite et Marie s'impatientait du retard de Jésus.

Elle avait maintenant cinquante ans passés. L'innocence des yeux, la délicatesse des traits, la grâce du cou défiaient l'âge. Seuls les cheveux avaient blanchi et un peu de mélancolie s'était répandu sur son beau visage. A cause probablement de sa solitude. En effet, depuis la mort de Joseph et les longues absences de Jésus, elle était souvent inoccupée. La prière ne suffisait pas à remplir ce cœur humain. Elle avait besoin de se dévouer, elle avait besoin d'aimer, elle avait besoin de présence. Pour elle Jésus restait toujours l'enfant chéri, lui dont la sagesse et l'autorité s'imposaient à tous. Sans doute c'était un prophète, il avait la gloire mais il était pauvre. Et Marie, à la fois mère et femme, se demandait s'il n'aurait pu exercer honnêtement à son profit un peu de cette science qui faisait l'admiration et l'étonnement de la Galilée et de la Judée ? Se dévouer aux autres c'était bien, mais ne devait-il pas penser un peu à lui-même ? Longtemps elle avait caressé le projet de le marier. Elle voulait autour d'elle des petits-fils, car la maison était triste, la maison blanche « à toit plat avec sa petite terrasse couverte » (2) où Joseph avait placé son établi, délaissé à présent que Jésus s'était attelé à la tâche de prêcher la Loi, d'en commenter l'esprit et d'entraîner les cœurs dans le chemin de Dieu.

Avec une douce obstination il répondait chaque fois à sa mère :

— Mon amour doit aller à tous les hommes, à ceux qui souffrent plus qu'aux autres. Que ferais-je d'une femme ? Ceux qui ont une mission ne doivent pas s'embarrasser d'affection égoïste. Ne suis-je pas l'envoyé de Dieu et ne dois-je pas faire taire mes sentiments ? Celui qui concentre son amour sur un seul être repétisse le champ de sa pensée et limite son action à des besognes, sans doute utiles, mais privées de la vraie chaleur de l'âme qui doit tendre toujours à monter plus haut, à se rapprocher du Seigneur et à aimer indistinctement son prochain.

Et chaque fois Marie hochait la tête. Un semblable sacrifice lui paraissait exagéré. Or Jésus avait une telle

(2) Jules Lemaître

façon de la regarder, et dans sa voix il y avait une telle force de persuasion qu'elle finissait par se rendre à ses raisons qui, malgré tout, demeuraient obscures pour elle.

Tout à coup elle vit venir Jésus qu'accompagnaient Jean, le plus cher de ses amis, et Marie-Madeleine. Sur la route déserte et livrée au silence, les trois voyageurs hâtaient le pas. La lune éclairait leurs visages et Marie vit qu'ils étaient joyeux.

Jésus, ayant pris sa mère entre les bras, la baisa longuement sur les joues et lui dit :

— J'ai amené avec moi Jean et cette femme. Mère, l'an prochain, à cette date, je ne serai plus ici et nous ne nous verrons pas. Laisse que cette année ceux qui sont le plus près de mon cœur partagent notre repas de fête.

— Tes amis sont toujours les bienvenus, dit-elle. Mais pourquoi partir encore, pourquoi t'éloigner davantage ? Les routes du monde ne sont pas sûres mon fils. N'y a-t-il pas ici assez d'hommes à qui prêcher la parole de Dieu ? Pense à moi qui vieillis et qui suis seule. Mon Jésus ne me quitte pas.

Et Jésus souriant s'approcha de sa mère et l'embrassa encore :

— Ne t'inquiète pas, ô toi la meilleure des femmes. Là où je vais il n'est que repos et prière. Tu seras avec moi et je serai avec toi et autour de nous seront ceux que nous aimons.

— Dans ce cas, fit Marie, tout va bien. Mais allons manger.

Elle prenait les paroles de son fils à la lettre. Jésus savait qu'il vivait la dernière année de sa vie terrestre, mais il ne voulait pas le dire pour ne pas troubler le cœur de sa mère et pour ne pas se laisser détourner de sa mission par les supplications et les larmes de Marie.

Ils entrèrent dans la maison. Le repas était modeste mais Marie avait préparé un gâteau de miel pour la circonstance, ils mangèrent et burent assis par terre à la lueur d'une petite lampe d'argile. Marie raconta que les voisins ayant su que Jésus arrivait ce soir-là, viendraient tout à l'heure pour la veillée.

— Nazareth est fière de toi dit-elle. Nos amis veulent

entendre ta parole. Ils t'admirent et regrettent que tu les délaisses et ne comprennent pas que tu vives à Jérusalem où bien des embûches sont semées sous tes pas, à ce qu'on dit.

Jésus se contenta de répondre :

— Il est écrit qu'un prophète ne doit pas mourir ailleurs qu'à Jérusalem.

Marie haussa les épaules en riant.

— Qui parle de mourir ? Tu es jeune et beau. Tu as de longues années à vivre, et ne dois-je pas selon l'ordre des choses partir avant toi ?

Elle regardait son fils avec orgueil, le fils de sa chair sur lequel était le sceau de Dieu.

Il y avait en Jésus une grande force et une grande douceur. Ses yeux avaient une vivacité que tempérait le rêve auquel il rêvait et dont il faisait l'aliment de sa vie. Il était charmant, mais il savait être dur quand il le fallait. Ce n'est que petit à petit qu'il gagnait les hommes à sa mission, mais les femmes et les enfants venaient tout de suite à lui. Les enfants lui faisaient partout un cortège chantant, et les femmes s'éprenaient de son œuvre en s'éprenant, à leur insu, de sa personne. Or Jésus qui enseignait que la première des vertus était la pureté, faisait aimer aux femmes la pureté. Avec elles il n'usait jamais de violence, il était délicat et nuancé. Il n'ignorait pas leur faiblesse mais de cette faiblesse il voulait faire de la bonté et du dévouement, et les femmes qui le suivaient lui étaient toutes dévouées jusqu'à l'exaltation

Ni Jean, ni Marie Madeleine n'avaient encore parlé. Ils écoutaient Jésus avec tout leur cœur. Jean était le disciple préféré, celui qu'il aimait particulièrement pour sa tendresse et sa ferveur ; et depuis que Marie Madeleine avait, un soir, répandu sur ses pieds des parfums précieux mêlés de ses larmes, Jésus ressentait pour cette femme jeune et belle, repentante, anxieuse de se purifier et qui s'attachait à lui plaire en se condamnant désormais à une stricte chasteté, une amitié qu'il ne craignait pas d'afficher publiquement au grand scandale des pharisiens.

Marie ayant versé le vin, Jean dit en levant sa coupe :

— Maître, tu es le Messie que les générations futures

célébreront d'âge en âge, tu es le suprême prophète de la meilleure parole divine, tu apportes au monde l'enseignement qui formera les assises des Etats et éclairera la conscience des hommes. Maître, tu es le chef et l'ami, celui qui impose la loi aux pervers et protège le faible, celui qui condamne la richesse et vante la pauvreté. Quand nous ne serons plus, tes sermons où la justice et l'amour apportent aux hommes l'espérance d'une plus grande justice et d'un plus parfait amour, retentiront de siècle en siècle sans que l'écho s'en affaiblisse jamais.

Marie Madeleine, émue, leva à son tour la coupe qu'elle tenait d'une main qui tremblait, une main potelée et blanche :

— Rabbi, c'est par ton amour indulgent et protecteur que tu m'as guérie du mauvais amour. J'étais une misérable pécheresse qui passait de bras en bras. Ma chair a servi au vil plaisir, j'ai profané mon corps en le souillant de vénales étreintes. Pourtant tu m'as pardonnée, ta pitié est descendue en moi, et sous ton regard je me suis sentie lavée de tout mon passé misérable. Ton pardon « a résonné doucement dans la maison d'un marchand, au bord d'un lac, loin du flot du monde, et qui donc avant toi m'a jamais parlé tendrement sans étendre la main vers ma beauté ? ». (3) Rabbi, laisse moi encore te remercier. Je veux, ô toi qui a fait du renoncement la règle de ta vie, ne vivre à mon tour que de renoncement. Je n'ai à t'offrir que mon dévouement et mon repentir.

Marie écoutait ces propos qui flattaient sa vanité maternelle, mais Jésus avait lu dans son cœur et il repoussait ce mouvement, pourtant naturel, d'orgueil.

— Mère, dit-il, nul ne mérite d'être loué s'il remplit une mission. Les louanges qui me viennent de ceux qui ont fait appel à moi, je n'en suis pas le destinataire. Elles s'adressent à travers moi à mon Père qui est dans les cieux. Et toi, Jean, je le dis en vérité, tu es grand parce que ton cœur est pur et parce que, sans que rien ne t'y oblige, tu as voué ta vie à la Vérité. Tu n'as pas une plainte, ni un regret. Ton amitié est douce comme la rosée fraîche du matin. Tu sacrifies ta jeunesse à

(3) Emil Ludwig

un devoir austère. Tu t'éloignes des plaisirs de ce monde, et cependant tu n'es pas triste. Tout en toi te disposait à goûter aux joies des tendresses humaines, et peut-être avais-tu formé le rêve d'appuyer un jour ta tête contre le jeune sein d'une épouse. Jean, en te privant de l'amour de la femme, en faisant de l'humilité ton pain quotidien et de la pauvreté ta seule ambition, tu as mérité d'entrer, plein de gloire, dans le royaume de Dieu... Quant à toi, Marie Madeleine, rien ne peut être plus agréable au Seigneur que ton repentir. C'est un très dur sacrifice que celui qui nous fait rompre avec la longue chaîne des habitudes. La vie facile, les plaisirs où trouvent leur compte la coquetterie de la femme, la vanité de l'amante et l'intérêt de la courtisane, tu les rejettes maintenant avec horreur, et cela est beau et hautement méritoire. Si fort que soit ton désir de persister dans le chemin nouveau, je sais que tu connaîtras des heures pénibles et que parfois tu aura la nostalgie du temps du péché et de la volupté, mais je sais aussi, ô pécheresse qui égalera en sainteté les plus grandes saintes, que tu triompheras de la tentation et que tu tiendras ton corps et ses appels, ta beauté et ses sortilèges, pour des ennemis contre lesquels tu t'armeras de dureté. Marie Madeleine, ton histoire, entre toutes, touchera le plus, parce qu'elle sera celle que comprendront le mieux les hommes et les femmes de tous les temps. Toujours ils évoqueront l'image « du prophète et de la pécheresse unis un moment par le contact, les baisers, les cheveux et les larmes, et par les paroles de l'amour » (4).

Marie interrompit le discours de Jésus car les voisins arrivaient. C'était d'humbles artisans avec leurs femmes, leurs fils et leurs filles. Comme la chambre était trop petite pour contenir tout ce monde, on se tint dans la rue, devant la maison, autour d'un feu que Marie, aidée de Jean, venait d'allumer.

Après qu'ils eurent félicité Jésus pour sa bonne mine et complimenté pour la réussite de son entreprise, tout en s'inquiétant des intrigues des pharisiens, ils le prièrent de leur répéter quelques-unes des paroles par les-

(4) Emil Ludwig

quelles il avait conquis tant de disciples et dont ils n'avaient eu que de faibles échos.

— Jésus, fils de Joseph et de Marie dit le plus ancien de l'assemblée, tu es des nôtres et nous n'oublions pas que nous t'avons vu, enfant, jouer ici même. Bien qu'on dise que nul n'est prophète dans son pays, nous te tenons véritablement pour le plus vertueux des prophètes. Nous tirons orgueil de toi et nous ne demandons qu'à suivre ton enseignement.

Jésus remercia, mais s'il était touché de la bonne volonté que manifestait au nom de tous celui qui venait de parler, il protesta qu'on n'avait point à tirer fierté de lui :

— Je suis peu de chose, dit-il. Le Père qui m'a envoyé parmi vous et dont je suis le mandataire fidèle, dicte ma mission et inspire mes paroles. Si vous m'écoutez, c'est Lui que vous écoutez. Si vous acceptez mes conseils, c'est à Lui que vous obéissez.

Et il commença à leur parler avec cette familiarité, cette bonhomie, cette simplicité qui lui faisaient tout naturellement trouver le chemin des cœurs humbles, alors que vis-à-vis des grands, endurcis par leur grandeur, des riches, corrompus par leur richesse, il était tranchant et dur. Il leur parla donc en inventant des paraboles imagées par quoi il se faisait plus facilement comprendre. On l'écoutait avec ravissement, non seulement à cause de ce qu'il disait, mais aussi à cause de son regard qui pénétrait profondément dans les âmes et de sa voix qui était chaude.

Et ces humbles artisans, ces femmes de Nazareth, ces jeunes filles en fleurs, buvaient ses paroles, chacun les interprétant à la couleur de son sentiment. Parmi tant de miracles que Jésus avait déjà faits, celui-ci n'était pas le moindre qui élevait ses auditeurs au-dessus d'eux-mêmes. Au fur et à mesure qu'il avançait dans son discours, sa parole dépassait la modeste assemblée. Ses yeux de prophète virent soudain une mer immense d'hommes de tous les temps et de toutes les races. L'avenir se révélait à lui et il souffrait de tous les malheurs dont les civilisations futures, en se réclamant hypocritement de sa doctrine, allaient accabler les peuples. Les mensonges, les trahisons, les sacrilèges, les violences, la perversité, la guerre : était-ce là ce qu'il était venu ap-

porter aux hommes ? Plus encore que les pharisiens d'aujourd'hui, ceux de l'avenir allaient être redoutables. Aujourd'hui secte religieuse, demain secte politique. Un ordre apparent, mais en vérité désordre et confusion partout. L'homme au lieu d'être un frère pour l'homme est un loup à l'affût de sa proie. La pauvreté devient une honte et la richesse la suprême convoitise de l'égoïsme. Sombre était le tableau qui se déroulait sous les yeux de Jésus.

— Le voile qui cache l'avenir s'est déchiré, dit-il, et je n'entrevois que désolation et misère. Parce qu'ils se sont éloignés des vertus d'humilité et de pauvreté les cœurs se sont durcis et l'esprit s'est faussé. Qu'ont-ils fait de l'intelligence et de la sensibilité, ces deux leviers de l'humanité ? « Le ciel représente notre intelligence et la terre notre sensibilité. L'esprit descendit dans la matière et Dieu créa l'homme à son image, comme Moïse l'a dit et bien dit, car nulle créature n'est plus semblable à Dieu par l'intelligence. L'intelligence de chaque homme est un raccourci de l'intelligence de l'univers et l'on peut dire que l'intelligence vit dans la chair qui la soutient comme Dieu vit dans l'univers ». (5) Mais l'intelligence qui a son objet précis et la sensibilité le sien, empiètent l'une sur l'autre, et je vois tour à tour les esprits se dessécher à force d'orgueilleuse intelligence et les cœurs se corrompre à force de sensibilité dévoyée. Et les uns et les autres dévorent leur vie, ou dans les luttes vaines et épuisantes, ou dans le vice cynique et destructeur. Je le dis en vérité, heureux les pauvres d'esprit, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. De quoi sert l'intelligence si elle est une source de malheurs ? Pourquoi s'élever et chercher à comprendre le mystère si la rançon de l'effort inutile est le doute final, le scepticisme et l'incrédulité ? L'intelligence qui fait perdre la foi, fait perdre du même coup l'enthousiasme, et le désespoir est au bout. Mais celui qui soumet son esprit aux choses du cœur, celui-là est vraiment sage. « Il contemple l'univers en sa source idéale et le monde dévoile son secret à sa conscience lucide de simple et de pur qui, un jour, méritera d'être admis devant la face

(5) George Moore

de Dieu ». (6) Et je le dis encore en vérité, heureux les débonnaires et les pacifiques, heureux les miséricordieux, car ils ne sont mordus ni par l'envie ni par la jalousie. Ils se contentent de vivre dans la paix du Seigneur et ne se soucient point d'amasser de vaines richesses et, dans ce dessein, ne profitent pas de l'effort d'autrui ni ne frustent le prochain de la part qui lui revient devant la justice de Dieu. Heureux aussi ceux qui ont le cœur pur car ils ne voient pas le mal et, l'ignorant, aident tout naturellement à créer de la bonté et de la beauté. Heureux enfin les pauvres et les persécutés car ils tirent de leur souffrance et de leurs privations le prix du sacrifice, qui est l'abandon dans la justice divine, et la confiance, source de toute paix, dans une revanche céleste, et je vous le dis « leurs pleurs se tourneront en joie ».

Jésus se tut un moment, et sur son visage creusé par l'angoisse s'inscrivait une torture secrète. Que voyait-il ? Que lisait son regard scrutant l'invisible avenir ? Sa voix devint âpre et sa colère appelait le châtement sur la folie des hommes.

— Je suis venu, reprit-il, pour transmettre la parole de Dieu. Qu'en ont-ils fait ? Plus les peuples s'élèvent dans l'ordre matériel et plus ils s'éloignent de l'esprit, et plus ils violent les commandements du Seigneur. Des peuples entiers se ruent contre d'autres peuples pour la vaine conquête de territoires. Mais que valent des conquêtes qui coûtent des millions de vies humaines ? De quel droit, au nom de quel bonheur, sous le simulacre de quel héroïsme, ceux qui décrètent la guerre décident la mort de leurs semblables ? Les hommes ne sont-ils pas tous frères ? Que signifie l'artificielle délimitation de frontières qui oppose en ennemis des voisins qui, sans l'égoïsme et l'ambition des mauvais chefs, s'entendraient le mieux du monde et ne rechercheraient pas, dans des flots de sang, à s'assurer un plus grand bien-être ? La haine appelle la haine et à l'injustice répond l'injustice.

(6) Renan

Et Jésus, les yeux mouillés de larmes, adoucit soudain sa voix, et son regard fut plein de douceur :

— Je suis venu apporter la leçon d'amour et détruire dans les âmes les germes de haine et de colère. J'ai dit à cette femme, la bonne pécheresse, qu'il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle aura beaucoup aimé, car nous ne valons que par l'amour, par le don de notre âme, par le sacrifice que nous consentons au bonheur du prochain. L'amour désarme et la haine est perverse. Les hommes s'agitent et se dépensent en folies pour un temps limité. Ne savent-ils pas les malheureux, que la vie est courte et que seul l'embaume et l'illumine le vrai amour ? Aimez-vous les uns et les autres. Aimez la femme que vous avez choisie. Aimez votre ami et aimez même votre ennemi. C'est encore le meilleur calcul pour éloigner de soi le tourment et la rancune. L'amour est le lit moelleux où l'âme se repose dans la quiétude et la joie. L'amour c'est aussi la charité, et tout le reste est égoïsme. Oh ! que nul ne profane le beau mot d'amour et qu'on n'y verse pas le mensonge et la ruse !

Jésus continua de discourir prêchant la liberté, l'égalité, la fraternité. Toujours scrutant l'avenir, visible à ses seuls yeux, il condamnait les repus et les satisfaits, ceux qui défendent un état social à la mesure de leur satisfaction, mais il était indulgent aux grands mouvements qui portent les peuples à s'affranchir des tutelles tyraniques pour établir, sur le principe de l'intérêt commun, des régimes où les pauvres seraient moins pauvres et les grands moins durs.

Depuis longtemps la lune avait disparu et le feu s'était éteint, lorsque Jésus finit de parler. Le petit groupe de voisins l'avait écouté avec ferveur. Bien que le sens profond de son discours leur échappait, ils sentaient confusément qu'il défendait le bien et condamnait le mal, qu'il aimait les pauvres, les déshérités, les souffrants, et que son cœur débordait de tendresse. Or, la nuit sans lune et sans feu restait lumineuse. Autour de Jésus s'élevait une clarté qui se déplaçait en même temps que lui, et personne ne songeait à s'étonner.

Le lendemain, accompagné de Jean et de Marie Ma-

deleine, Jésus ayant fait fait ses adieux à sa mère, prit le chemin de Jérusalem.

A quelques mois de là, après avoir livré une lutte acharnée à l'erreur, à l'hypocrisie, à la méchanceté, après avoir vitupéré les orgueilleux, les avarés, les gourmands, les luxurieux, les envieux, les coléreux et les paresseux, la coalition de ses ennemis — ce seront toujours les mêmes à travers les âges — arracha aux autorités l'ordre de sa crucifixion.

Et — ô merveille de l'amour ! — lorsque dans le désarroi des premières heures « tous les disciples avaient fui, Marie Madeleine se tenait encore au pied de la Croix » (7).

GEORGES DUMANI

(7) Emil Ludwig

DEPUIS LONGTEMPS LES PIPES SONT ÉTEINTES.

Depuis longtemps les pipes sont éteintes. Les dormeurs ont beau tirer sur leur couvre-pied, le froid les entaille à vif. Où est-on ? Pendant des kilomètres, le convoi s'est traîné dans le noir avec tant de lenteur que personne n'a conscience qu'« on y est ». Une portière s'ouvre cependant, mais il n'en jaillit d'abord que des jurons et des grognements. Jean se réveille. Mêlé au brouillard glacé, un roulement sourd, venu de loin, emplit le wagon. Jean prête l'oreille. Le même bruit déferle, monotone, contre toutes les parois.

— C'est l'canon que j'vous dis ! crie l'homme qui a sauté à terre.

L'une après l'autre, les portières claquent. Des voix montent, puis baissent. Le train entier s'étire et s'ébroue dans le matin cotonneux.

— Cha sint la guerre, min camarade ! dit le petit Degand, sans s'adresser particulièrement à qui que ce soit, et tout en remontant sur sa tête une couverture qui lui servait de châle.

Deltombe a rabattu son calot sur ses oreilles.

— On y est ! répond-il, sans conviction, le gosier graillonneur.

Extrait inédit d'un récit de guerre : « Le Mauvais Infirmier », à paraître.

Maurice, le fourrier, qui est aussi pourvoyeur de nouvelles, vient annoncer qu'on est en gare de Muizon et que les tranchées sont à douze kilomètres.

Dans le cloaque d'un quai de débarquement, Jean s'éloigne de quelques pas et tend le cou pour mieux entendre, au-delà du martèlement de son cœur, celui de l'horizon. Emu ? Certes. Son imagination galope, précède son regard. Drapeau noir hissé sur le ressac furieux, voilà enfin le signal du danger. Il se laisse envahir par quelque chose qui ressemble à de la peur, qui n'est peut-être qu'une grande curiosité. Ainsi, il a suffi d'une nuit pour être jeté au bord du drame ! Il prend plaisir à enfoncer ses godillots dans la boue gluante. « On y est ».

Sous des branchages aigus et serrés, un poste de territoriaux bavarde autour de son brasero. Si Jean n'ose encore s'en approcher, c'est par timidité naturelle, point par honte comme aux Aubrais. D'interminables attelages, des colonnes sombres de fantassins en armes défilent sur une route invisible et voisine. Rien que des hommes ici. Une même livrée. Jean aspire longuement l'air humide. Verbèke vient le rejoindre : « le commissaire de gare Forbach attend des ordres. Ne pas quitter le wagon ».

— Partons en reconnaissance, dit Jean.

Il n'a pu se garder d'un peu d'emphase. L'aube s'annonce déjà en soulevant la brume. Et ce qu'elle montre d'abord, ce sont des tombes.

Tout près, dans les éteules, un tertre frais, que bordent des tessons, a pour seule parure une grossière étoffe tricolore déjà souillée. Jean et Verbèke s'approchent. « Honneur au courage. Vaincre ou mourir. Les volontaires de la 28e compagnie du 2e campagne ». Les deux compagnons se redressent sans dire un mot.

De l'autre côté du train, fichées en désordre, des croix de bois, nombreuses. Ah ! des gars du Nord ! « Julien Morel, 327e, Valenciennes ; Schmidt, Valenciennes ; Paul Mennesson, séminariste à Gambrai... » Tous les infirmiers, eux aussi, s'égaillent par ici et déchiffrent les noms à haute voix.

A l'écart, en lisière d'un bosquet, deux renflements anonymes que les peupliers jonchent de leurs feuilles jaunes. Il faut avoir recours à Maurice pour apprendre

l'histoire des deux aviateurs allemands descendus par la mitrailleuse du sergent Franck.

« Que le sang du monde retombe sur l'Allemagne puisqu'elle a voulu la guerre ! » pense encore Jean car, s'il devine le jeu inhumain qui se poursuit derrière le cirque des collines là-bas, le jeune Français n'est pas encore profondément touché par le signe affreux de ces tombes éparses en pleins champs, sur lesquelles tous viennent de buter, au petit jour, à peine le pied dans la région tonnante. Et il entraîne Verbèke, comme pour ne pas entendre une protestation intérieure.

Jamais l'air n'a bourré si généreusement sa poitrine. Il balance le torse en marchant. Et ses yeux sont avides de donner enfin une réalité aux imaginations qui le harcèlent depuis des semaines. Tout à l'heure, il s'étonnera bien des gestes placides que font les conducteurs du ravitaillement. Mais l'endroit ne manque pas d'allure. Il n'est pas déçu.

Deux routes se croisent devant un cabaret. Une mêlée grouille près de la porte. Des fantassins tendent leur bidon au ventre même d'un tonneau, grave silène. Verbèke, qui n'a pas le sien et le regrette, doit se contenter d'un mot : « Quelle eau-forte ! »

La vapeur d'une locomotive fuse en nuage sur le passage à niveau. C'est le train du génie qui chauffe en permanence, dit Maurice. En cas d'alerte, il file avec le matériel. Commentaire qui jette sur le paysage un pathétique inattendu. Des correspondances naissent : le souffle de la machine transpose la menace grondante de l'horizon.

L'horizon ? Une ligne noire sur le ciel gris, des collines piquées de sapins. C'est là que Jean veut se rendre. C'est de là qu'il veut voir. La vallée qu'ils traversent, avec ses roseaux géants, son sous-bois de ronces, fait un décor désolé, fiévreux et pourtant fin. De la houppe des peupliers blancs se détachent, en tournoyant, des feuilles ajourées comme la dentelle ou peintes d'un roux maladif, qui annoncent l'automne. A pas rapides, ils enfilent une venelle caillouteuse jusqu'à des carrières où rampent des barbelés. L'air s'y fait vif. Le sol tremble davantage. Debout sur la crête, l'un distingue des sentinelles, derrière des sapins ; l'autre, le camouflage d'une batterie : du 220 long (agence Maurice). Et tous deux.

presque en même temps, découvrent, dans le lointain, les tours de la cathédrale de Reims. Ils jureraient qu'elles se profilent, intactes. Tous deux restent là, le cœur battant, devant ces faibles ondulations crayeuses, à chercher, sans rien voir encore, la guerre. Le 29 octobre 1914, le lyrisme tenace des départs avec la fleur au képi, les soulève, eux qui, tout de même, savent ce qu'est un train de blessés. Les tombes de tout à l'heure oubliées, la guerre n'est plus qu'une excitante aventure.

Il faut redescendre au plus vite. La gare de Muizon, biottie dans les arbres jaunes, n'est qu'une toute petite station mélancolique comme tant d'autres. Déjà les camarades sont en conversation avec les artilleurs et les territoriaux. La formation logera dans les seules masures de l'endroit, deux cabarets. Massemin transforme une écurie en cuisine. Déjà, il fraye avec la mère Prout qui refuse d'être évacuée parce que le vin se vend bien et qu'elle n'a pas peur des Boches. Rien de nouveau.

En voyant les médecins, Jean réprime une forte envie de rire. Ah ! l'infirmerie des Aubrais ruisselante de clarté, la tiédeur du bon feu, l'élégante compagnie de ces dames de la Croix-Rouge, les journaux du soir, la promenade en ville !... Emmitouffés dans leurs grands manteaux, ils battent la semelle pendant que le pharmacien organise la popote. Pauzat, chef du Service de Santé de la Ve Armée, donne ses instructions à Fontaine. On voit celui-ci saluer l'auto, puis revenir en écartant les coudes sous l'inévitable.

— Fonctionnons comme nous pouvons.

— C'est gai ! lamente le groupe des médecins.

Heureusement Jeanbât survient. Ils rentrent dans l'estaminet. Leur table est couverte d'une toile cirée à fleurs. Non loin d'eux, Jean et Verbèke ont dû étaler leur matériel de scribes car la guerre continue pour l'administration.

Préoccupé, le médecin-chef contemple, dans son assiette, l'humble sardine de Jeanbât.

— Il paraît, confie-t-il, que nous sommes en deuxième ligne.

Il a pris un ton dégagé qui ne trompe personne. Teliez gémit. Sur son crâne luisant hésite toujours le même ruban blondasse.

— Pourquoi venir ici, je me demande ? Pourquoi ?

Nous étions trop bien aux Aubrais ? Il fallait faire du zèle, montrer du cran, se remuer, quoi ! Chercher sa petite décoration ! Nous y sommes à l'avant. Eh bien ! c'est du joli !

— Du propre ! aboie Godon, la bouche pleine.

Hostelet dégrafe son col, s'essaie au langage poilu :

— C'est vrai qu'on est servi comme mélasse dans ce sacré patelin. Avec du rab de flotte.

Dupont rit très fort, s'étouffe, rattrape son lorgnon au vol et claironne en roulant les r :

— Tas de froussards !

Il s'adresse au médecin-chef :

— A quinze kilomètres du front voilà qu'ils ne digèrent plus.

— Hé ! à peine douze ! rectifie Fontaine.

Une détonation secoue les portes et les châssis sans vitres.

— N'trouvez pas ?

Jeanbât frétille sur sa chaise. Il est fier de son repas. Cela l'incline à des pensées d'un autre ordre.

— Tout de même ces dames étaient gentilles, suggère-t-il.

Mais Patin a surpris un sourire d'intelligence entre Jean et Verbèke. C'est pour eux qu'il coupe :

— Eh bien ! je dis que c'était écœurant de se tourner les pouces du matin au soir.

— Hé ! se tourner les pouces ! se tourner les pouces ! Neuf mille blessés par jour, trouvez que c'est rien ?

Le médecin-chef a souci du bon renom de son unité.

— La pagaïe, docteur !

— Pardon, proteste Hostelet. Pardon. Le matériel de ces dames était absolument remarquable, à coup sûr le meilleur du réseau. Tandis que dans vos sacrées boîtes numérotées, nous ne trouvons que des « rossignols ». Allez faire des opérations avec ça !

— Sans compter, commence Telliez... Mais il n'achève pas et Patin réplique :

— Tout ce que la nomenclature a prévu est dans nos caisses. Au complet ! vous m'entendez. Ça doit suffire.

Fontaine sourit, toujours comme dans un salon :

— Hé ! doit suffire ! Vous êtes sûr !

— Parfaitement, et, au point de vue administratif...

Tous les majors ont levé leur fourchette en l'air :

— Oh ! le point de vue administratif !

Patin bégaie d'indignation :

— ... Considérés comme les parents pauvres...

— Oh !

— Et ce comptable qui m'obsédait de ses demandes d'indemnité !

Patin se lève :

— La mouche du coche ! Et qui disait à ces dames : « Le militaire, ça passe après ». Eh bien ! non. Le militaire, ça ne passe pas après.

Il se rassied. Telliez larmoie :

— Quand on a des femmes et des enfants, on ne s'expose pas sans nécessité.

— Des femmes ! objecte Hostelet, l'accent égrillard.

Patin roule de plus en plus les r.

— Docteur, conclut-il, vous tremblez.

Les deux scribes ne sont glissés dehors. « La sardine passe difficilement » dit Verbèke qui, en effet, s'étrangle. L'heure de la soupe est aussi venue pour eux. Mais comme un agent de liaison arrête le galop de son cheval devant le café, ils le rejoignent, le pressent de questions. Que s'est-il passé cette nuit ? Le père Proult remplit les bidons ; le cavalier commence par boire, puis raconte sur un ton qui n'a rien d'épique. « Bah ! Le 119^e d'infanterie s'est laissé chiper un élément de tranchée. Fureur du général qui a donné l'ordre de contre-attaquer cette après-midi. A la grenade ! C'est le coup dur ». Les infirmiers tendent leurs oreilles, écarquillent leurs yeux. Et alors ? « Les Boches sont malins. Ils avaient creusé un tunnel sous le canal. Cinq minutes de crapouillotage. La section du 119 n'a pas eu le temps de dire ouf ! Mais qu'est-ce qu'ils ont sonné !... » Jean pose un long regard respectueux sur l'homme qui vient d'au-delà des collines et consent à les prendre comme auditeurs. Il respire plus librement.

Une camionnette à croix rouge bourdonne devant le hall aux bagages qu'un écriteau de Catelain baptise salle de triage. Les infirmiers accourent. Il en descend quelques fantassins. Leurs capotes sont encore plaquées de boue et de sang. Ce sont des blessés transportables, à évacuer par le train sanitaire. « Il fait froid, rentre là-dedans », dit Maurice, toujours attentif, à un sergent qui promène son bras en écharpe et dont le visage disparaît sous le pansement. L'autre a un geste insouciant de l'é-

paule. Il dit comment il a eu l'œil crevé dans le coup de main ennemi, vers les onze heures, puis s'interrompt tout d'un coup, et prononce pour lui-même une phrase que Jean comprendra seulement plus tard : « Au fond, j'ai eu une chance insensée ! »

Verbèke est allé rendre compte au médecin-chef. Jean aurait bien voulu rester là, pour écouter, pour savoir enfin. Mais il faut aménager les lits de l'ambulance. Et Patin, qui déploie une ingénieuse activité d'ancien colonial, le charge, avec une équipe, de ramener d'un bosquet tout proche une provision de rondins. Meunier taille et ajuste. Le mineur Degand entrelace habilement des fils de fer qui forment sommier. Delehaye fait remplir les paillasses. Voilà des couchettes presque confortables. Tout le monde travaille. Catelain, le comptable, a distribué ses immenses pancartes avec libéralité. La voix rauque et essouffée du commissaire Forbach hurle qu'on encombre sa gare, qu'on finira par apporter des canons dans son bureau. Tout le monde rit. Même les médecins qui ont médité sur la guerre à six cents mètres de là, devant un entonnoir encore frais et qui sont revenus brisquards. « Hé ! ces bombes d'avion ! » répètent-ils en examinant les « rossignols » de la voiture médicale, Fontaine, l'oculiste, fait un miracle : il a sauvé « l'œil crevé », qui ne l'était pas, mais qui aurait été perdu un jour plus tard. Telle est la vertu de l'action que la journée s'achève, pour chacun, dans le contentement de soi, sans un regard pour les croix de bois voisines.

Serré dans son sac de couchage, sur la paille qui craque, Jean écoute longuement la canonnade rouler sur le repos nocturne de ce monde nouveau. Il est comme saoulé d'impressions. Ah ! il ne regrette pas les Aubrais, lui, ni l'absurde existence qu'il y menait. Il a enfin rejoint la grande confrérie où l'appelaient son âge, son orgueil. Il touche aux hommes qui se battent. Il n'est plus de ceux qui lancent des prières dans les églises de l'arrière et qui crient à l'aide. Protecteur et non protégé, il reprend son rang. La mère Proult que Maurice presse déjà, la seule femme de l'endroit, cette paysanne charnue au caraco de pilou usurpe ici sa place. Commandant d'Étapes, il l'évacuerait dans les vingt-quatre heures.

Sa paille craque. Le sommeil ne veut pas de lui. Cette fois, il porte son passe-montagne. N'en a-t-il pas le droit ?

Il songe à ce paysage de collines et de bosquets qui l'environne et sur lequel la guerre brouille toutes les pistes d'hier, jette la confusion des époques primitives. « Vaincre ou mourir », disait la tombe. Oui, la vie est ici l'enjeu. Vaincre l'ennemi ? Non : il s'agit de forcer son destin...

Jean se raille, dans l'ombre : Gare à Tartarin ! lui murmure une voix. Aussitôt, d'ailleurs, l'arc de ses lèvres se durcit. Un petit souvenir le pique de son épine. Il revoit un général descendre de son auto, devant la gare : Franchet d'Esperey, commandant la Ve armée, visage énergique et jeune barré d'une moustache noire. Le son de ses paroles, il le réentend. Le général croise un blessé qui dévore un quignon de pain :

— Tu es diablement crotté, mon petit, a-t-il dit.

Mais l'autre, sans se troubler, rit silencieusement.

— Les tranchées, min général, ch'né pas s'mason !

Puis Jean a vu le docteur Fontaine s'approcher avec sa curiosité tout d'un coup désuète, faire une révérence.

— Ah ! bon ! le nouveau médecin-chef ?

Le général le jauge des pieds à la tête :

— Eh bien ! tâchez de dégager les voies. Et ne laissez pas partir sur l'intérieur des blessés aussi sales. Vos infirmiers savent tenir une brosse, j'imagine !

Jean fait crier de nouveau sa paillasse. Non, il ne sourit plus. L'idée lui vient de secouer Verbèke, puis de prendre son tabac, de descendre du grenier pour marcher au loin dans la nuit. Mais il n'est pas de service, il ignore le mot de passe. Son copain ronfle. C'est le sommeil qui le délivre.

D'ailleurs, l'aube suivante se lève sur un nouvel événement. Verbèke se fait envoyer en mission à Reims, avec Jean. Il se mettra en liaison avec l'ambulance d'un corps voisin. Jean cherchera des bidons à essence pour un système de douches auquel Patin a rêvé toute la nuit. Les blessés se laveront, si tel est le désir de Franchet d'Esperey, et mieux que dans n'importe quelle autre formation. Jean réquisitionnerait la ville entière. Neuf kilomètres jusqu'à Reims ! Vers les tranchées, douze ! Ça va !

Nantis d'un laisser-passer, du mot pour les sentinelles, les deux patrouilleurs ont relevé les pans de leur capote pour dégager leur marche et s'arment de gourdins fraîchement coupés. « Attention, mes amis, ville bombardée ! » leur rappelle le scrupuleux médecin-chef.

Jean exulte. Sur la route nationale de Soissons à Reims qui borde une croupe, l'air nettoie leurs poumons. Pauvre route écorchée ! Mais le sol est durci et leur talon réveille la vallée qu'ils dominent et où sinue le maigre filet de la Vesle. Et bientôt, sous la grisaille du ciel, collines et cuvettes se suivent et vont se perdre dans la brume. Du chemin se détachent, en zones vertes, les champs de betteraves. Sur les pentes, de sombres sapinières les arrêtent, les peupliers et les bouleaux dressent, ça et là, des têtes rousses. C'est une journée d'arrière-saison.

Sans cesse ils doivent se garer des camions ferrailleurs, des autos impatientes, des cyclistes aux prises avec le vent. Leurs pipes crachent des lueurs. Ils ne parlent point. Au bas d'un mamelon, évoluent des soldats dans un secteur de tranchées et de fils de fer. Et c'est cela, soudain, qui excite leur verve. Verbèke voit un bataillon; Jean, une compagnie. « A deux cents mètres, disent-ils encore d'un air entendu, impossible de reconnaître le rouge du pantalon; mais un fugitif reflet du matériel de campement, comment ne pas en être aveuglé? » Ils critiquent la manœuvre. L'un et l'autre ne se doutent pas que, pendant des années, tout paysage ne leur suggérera qu'organisation défensive, cheminements, angles morts, distances d'assaut.

Du bourg de Thillois, à main droite, ils n'aperçoivent que des masures sans toit, des pignons troués de meurtrières. On s'est battu par ici. Immédiatement, Jean songe à son village et redevient taciturne. Reims est devant eux qu'ils n'ont pu rompre encore le silence.

Voici une ferme en ruines. Des femmes dépeignées, vêtues de hardes, font la soupe sur un feu de bois. Des vieux et des enfants sont accroupis dans la grange éventrée, comme au fond d'une tanière. On dirait des bohémiens, des errants. Et c'est cela.

A présent, ils croisent des groupes hâves et catarrheux, le bataillon de la misère. Des gosses leur demandent des biscuits. D'autres se poursuivent dans des tranches abandonnées. A la porte de Paris, un gendarme examine minutieusement leur papier, le tourne, le retourne.

— Attention, les gars, ça va bientôt bombarder! dit aussi la sentinelle.

Jean sifflote. Verbèke et lui s'éloignent d'un pas rapide. Plus qu'une pensée. Au bout de la rue de Vesle, ils

la saisissent du regard et respirent. Elle vit encore. Chère cathédrale! Elle se dresse, souveraine, malgré ses blessures. « Il ne faudra qu'un Viollet le Duc », dit Verbèke. Pourquoi si chère? Jean n'a jamais eu le loisir ni l'occasion, avant la guerre, de rêver sur la grande pitié des églises de France. Pourquoi a-t-il dû battre des paupières afin de maîtriser son émotion? Sinon parce que c'est un beau travail des hommes de chez lui?

Ils en font le tour pour mieux palper les plaies. Le côté gauche, sous ses échafaudages noircis, est le plus profondément atteint. Des niches vides. Un Christ sans visage. Des gargouilles écrasées. Des vitraux, même ceux de la grande de rosace, pareils à des cribles. Tiens, les hautes voûtes rompues, le toit jonchant le sol. Comment lui rendre son visage? Et, de l'autre côté de la rue, l'archevêché en cendres.

C'est alors que, dans l'air, un bruit de bourdon ronfle de plus en plus fort, passe au-dessus de leurs têtes, assez haut, sans se presser. Quelques secondes après, un tonnerre de choses qui s'effondrent, se répercute jusqu'à eux. Le premier obus! Ils se regardent. « Les cochons! » dit Verbèke.

Le menton en l'air, les mâchoires serrées, Jean écoute, regarde. La brève angoisse dont il n'a pu se défendre, et qu'il n'empêchera pas de renaître à la seconde arrivée, fait place à une exaltation joyeuse. Comprenne qui pourra : sous la brutale trajectoire, il se redresse, il se met au garde-à-vous devant lui-même, comme le fantassin qui répondait à son général qu'une tranchée, ce n'est tout de même pas un salon. Elle l'incorpore au monde des combattants, le réhabilite à ses yeux. Aussi reste-t-il indifférent à l'exclamation de son copain. Peu lui importent, à cette heure, les mots de vandalisme, ou même de justice, de droit, de civilisation! Sa joie est d'autant plus puissante qu'il se trouve là, sans raison sérieuse, et qu'il s'offre au danger bénévolement. Une deuxième, une troisième, une quatrième détonation. C'est tout.

Verbèke rallume sa pipe.

— Du moment qu'ils ne touchent pas à la cathédrale, dit-il, tout va bien. Allons à nos affaires.

Cette phrase dcuche le candidat héros.

Dans une cave où ils découvrent l'ambulance, des bridgeurs lèvent à peine la tête. Au parc de ravitaille-

ment, l'officier entre en fureur aux premiers mots de Jean. Il a des ordres formels pour réexpédier vers l'intérieur tous les bidons vides.

Le jour tombe. La *Brasserie Alsacienne* étouffe ses lumières sous un rideau d'épaisses couvertures. C'était là leur quartier général quelques mois auparavant. La serveuse ne les reconnaît pas; des territoriaux boivent en silence. Ils poussent jusqu'à leur cantonnement. Rue Cérés, boulevard Lundy, les devantures béent, les toits gisent par terre. Il se heurtent à des tas de pierres, à des tôles tordues. Deux ou trois façades s'obstinent à rester debout par un miracle d'équilibre. A leur tour de ne point reconnaître leur ancien logement. Ils reviennent vers la gare. Un couchant rouge jette sur cet absurde chaos un irréel décor de théâtre. Ils sont étrangers dans cette avenue de Laon déserte, sur les Promenades désertes, dans la gare morte. Un contrevent grince et se referme sur une chambre noire. Un soupirail de cave déplace des ombres. Et le ciel est toujours sanglant.

Jean a bien lu les journaux aux Aubrais, leurs descriptions, leur récits. Mais cette superposition brutale, dans son esprit, de deux visages aussi différents d'une ville où il a vécu le prend au dépourvu comme, plus tard, devant la face mutilée d'un ami d'enfance. Et cependant, il ne pourrait affirmer, cette fois, que la tristesse et la pitié dominant en lui et qu'il n'y a point place, en son cœur, pour la trouble volupté de marcher à travers des choses détruites.

Sur le chemin du retour, les deux rôdeurs avancent d'un pas plus pesant, plus impérieux aussi, sans un mot. Dans la même grange brûle une bougie qui éclaire la détresse du monde.

NOTES

Les éphémérides de la Guerre

La presse quotidienne et la radio nous tiennent jour par jour et presque heure par heure au courant des événements de la guerre. Cependant, il nous a semblé que LA REVUE DU CAIRE agirait utilement en récapitulant dans chacun de ses numéros les principaux développements de la lutte multiforme qui se déroule depuis trois mois déjà entre l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne.

Les événements, dans le découpage quotidien des dépêches perdent toute perspective. Il est difficile de les replacer dans leur cadre, de leur donner leur juste valeur et d'en tirer une vue exacte d'ensemble.

Cette rubrique aura pour objet de grouper les détails déjà connus. Profitant d'un certain recul, elle essaiera de dégager mois après mois l'évolution de la guerre sur les différents terrains diplomatique, militaire, économique et social. LA REVUE DU CAIRE se propose ainsi d'apporter à ses lecteurs une sorte de précis historique qui leur permettra de mieux comprendre l'effort gigantesque des nations qui luttent actuellement pour libérer le monde de la menace d'un retour à la barbarie. LA REVUE DU CAIRE, qui veut défendre la culture méditerranéenne, croit ainsi répondre à sa mission.

PRELUDE A LA GUERRE

« *J'ai donné l'ordre à nos armées de répondre comme il convenait aux agressions des Polonais. A l'heure actuelle, elles ont franchi la frontière* ». Le Chancelier Hitler annonçait ainsi au Reichstag, convoqué en session extraordinaire, le 1er Septembre 1939 au matin, l'ouverture des hostilités contre la Pologne.

A 25 ans de distance, le gouvernement allemand replongeait l'Europe dans la guerre.

Les historiens qui s'efforceront plus tard de débrouiller l'écheveau des origines de cette affreuse catastrophe ne connaîtront pas les difficultés qui entravèrent pendant si longtemps les travaux de leurs prédécesseurs penchés sur les causes de la guerre de 1914.

Il y a 25 ans, la diplomatie en vertu de vénérables traditions créait autour de ses activités une ombre épaisse. Seuls quelques initiés étaient admis par instant à soulever le voile derrière lequel se tramait la politique des grands états. Des puissances autocratiques comme l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Russie avaient même parfois une double politique, celle de la Cour et celle de la Chancellerie. Elles s'ignoraient souvent l'une l'autre et, à plus forte raison, étaient ignorées des spectateurs placés hors de l'orbite de leur action. Il en résultait pour l'historien des zones d'obscurité interrompues de ci de là par des traits de lumière et un fouillis de faits souvent contradictoires.

Personne n'a oublié le long procès des origines de la dernière guerre, ni la difficulté avec laquelle on a pu faire la lumière sur les responsabilités des principaux acteurs de ce drame. Même aujourd'hui, après la publication des archives diplomatiques des différents états relatives à cette période, après la parution des Mémoires de tous ceux qui jouèrent un rôle de premier plan, une ombre plane encore sur nombre de points et l'on n'ose espérer que ces mystères seront jamais éclaircis.

A la faveur de ces demi-ténèbres, on a pu construire outre Rhin toute une théorie qui rejette sur la France et la Grande-Bretagne la responsabilité du conflit ou qui, tout au moins, prétend partager également les torts.

Les historiens de la présente guerre auront une besogne moins ingrate. Depuis 25 ans, la diplomatie a changé

de méthode. Celle même des états autocratiques ou totalitaires a été gagnée par le besoin de la publicité. L'expérience de la Société des Nations, pour décevante qu'elle ait été dans l'ensemble, n'en a pas moins changé profondément les habitudes des chancelleries. Les peuples se sont accoutumés à entendre leurs hommes d'état énoncer clairement les visées de leur politique ; par la presse, la radio, le cinéma parlant, ils suivent désormais la marche des négociations les plus complexes et s'associent jour par jour à des soucis qui, autrefois, étaient réservés aux seuls dirigeants.

Plus que d'autres, les états totalitaires pour maintenir l'unité des vues dans leur pays ont dû multiplier les publications de leurs plans, de leur politique. Propagande à laquelle répond ligne par ligne la propagande de leurs adversaires et qui ne laisse dans l'ombre aucun mouvement.

Dans ces conditions, une décision politique à peine prise, un accord à peine préparé ou dénoncé tombent dans le domaine public. On ne peut citer pendant ces dix dernières années le cas d'une manœuvre de quelque envergure qui ait pu demeurer secrète pendant une semaine. La diplomatie « sur la place publique » si gênante pour ceux qui doivent la diriger fait le bonheur des historiens dont elle clarifie la besogne.

Ainsi, au moment même où les troupes allemandes franchissaient la frontière polonaise, la Grande-Bretagne tirait de ses archives le dossier de ses relations avec le Reich hitlérien. Le dernier rapport de Sir Nevile Henderson, ambassadeur à Berlin, parvenu au Foreign Office, un *Livre Blanc* paraissait sur les origines de la guerre.

Ce document capital traduit en 27 langues, publié en tout ou en partie dans toute la presse de toutes les nations, lu à la radio, illustré sur tous les écrans, déposé dans toutes les bibliothèques fut le premier acte important de la guerre. Il fixe d'une façon impitoyable les responsabilités de ce crime et ne laisse aucune ombre sur les événements qui conduisirent l'Europe pour la seconde fois en un quart de siècle vers la catastrophe.

Le *Livre Blanc* britannique ne contient rien d'autre que la série des correspondances officielles échangées entre Londres, Paris, Varsovie et Berlin pendant le mois

d'Août 1939. La Grande-Bretagne a simplement ajouté à ces textes des extraits des discours du Chancelier Hitler sur les relations de l'Allemagne et de la Pologne.

On y lit, sans surprise, tant l'histoire de ces dernières années a habitué les esprits aux reniements les plus éhontés et aux mensonges les plus impudents, « *le pacte germano-polonais de non agression a sa pleine valeur : il est l'un des facteurs les plus rassurants de la paix en Europe* ». Le Fuehrer prononçait ces paroles au Reichstag en Janvier 1939.

Que s'est-il passé entre cette date et le début d'Août ? Il est facile de le lire sur la carte de l'Europe Centrale. En Mars, les troupes allemandes envahirent la Bohême et la Moravie, sans avoir cette fois l'excuse de venir au secours des minorités germaniques opprimées. Sous la menace du bombardement, le gouvernement Tchèque capitula. Hitler proclamant que ces régions avaient toujours été « espace vital » du Reich allemand, décréta simplement leur annexion.

Quelques jours plus tard, un ultimatum fut envoyé à la Lithuanie et le territoire de Memel fut également annexé.

Les « *heil* » de ce dernier triomphe ne s'étaient pas encore éteints que toute la presse allemande entamait une campagne agressive contre la Pologne.

A Varsovie, on put mesurer alors l'énormité de la faute commise l'année précédente lorsque la Pologne avait cru habile de s'associer à l'Allemagne pour harceler impitoyablement la Tchécoslovaquie aux abois. Les quelques kilomètres carrés de territoire « restitués » à la Pologne ne pouvaient compenser la destruction de l'ordre instauré en Europe Centrale par le Traité de Versailles. La Pologne comme la Tchécoslovaquie étaient filles de ce Traité. En aidant à le déchirer, la Pologne se déchirait elle-même.

Dès le mois de Juin, il devint évident en France, en Grande-Bretagne comme en Pologne, que la politique allemande se préparait à jouer encore une fois la partie qui avait réussi contre l'Autriche et contre la Tchécoslovaquie. Il s'agissait de monter au diapason voulu les revendications des minorités allemandes, de créer artificiellement un appel de ces minorités au Reich hitlérien et, à l'heure fixée, d'envoyer l'armée « à leur secours »

A la question des minorités allemandes de Pologne s'ajoutaient deux problèmes complexes : le statut de la ville libre de Dantzig et celui du Corridor Polonais.

Satisfaction donnée à l'Allemagne sur l'un de ces points, les deux autres permettaient de maintenir ou de relancer l'agitation anti-polonaise et de la pousser à son paroxysme. Tout l'été fut consacré à cette manœuvre. Les provocations allemandes furent reçues à Varsovie avec tant de sang froid et les signataires du Pacte de Munich firent preuve de tant de décision devant le chantage à la guerre que Hitler comprit : la partie s'engageait cette fois à fond.

Le *Livre Blanc* britannique éclaire crûment les hommes et les événements. A travers la sécheresse obligée des correspondances officielles, on devine les conseils que lui prodiguent Von Ribbentrop et Himmler, ses mauvais génies. Von Ribbentrop ayant mal jugé la Grande-Bretagne au cours de sa brève ambassade à Londres était persuadé que jamais elle n'oserait se lancer dans une guerre continentale. Il lui semblait que si, par impossible, elle relevait le défi, son manque de préparation la rendrait impuissante à défendre même ses propres positions. Hitler le crut.

Vis-à-vis de la France, il montrait plus de réserve. Il avait vu autrefois les Français se battre, il savait ce que valent les Poilus de France. Mais on lui répétait que la France ne s'engagerait pas sans la Grande-Bretagne et que la Grande-Bretagne au dernier moment se déroberait. Hitler le crut encore. En vain des conseillers plus prudents manifestèrent-ils quelques réserves sur l'état des esprits en France et en Grande-Bretagne ou attirèrent l'attention du Fuehrer sur les difficultés économiques du Reich en guerre. Ils furent écartés et leurs voix, du reste bien timides, furent vite étouffées.

Sa résolution prise, une crise de mysticisme confinant presque par certains côtés à la démence s'empara de Hitler. Sir Nevile Henderson a décrit en des phrases inoubliables ses dernières entrevues avec le Fuehrer. Il le montre en proie à une irritation malade, hurlant devant les contradictions cependant mesurées du diplomate britannique, puis passant presque sans transition, de la violence au rêve, se déclarant artiste et non politicien, prêt à terminer sa vie en poète, c'est au cours d'une de ces scènes

mouvementées qu'il dévoila d'un mot le secret de sa pensée : « J'ai 50 ans, je préfère la guerre maintenant plutôt que lorsque j'en aurai 55 ou 60 ! »

Beaucoup plus que dans la poussière des petits faits dont sont pleines les énervantes journées d'Août 1939, c'est dans ces documents du *Livre Blanc* britannique qu'il faut chercher le prélude à la guerre. La manœuvre engagée par l'Allemagne contre la Pologne, aurait pu avoir pour objet les cantons allemands de la Suisse, des provinces danoises ou belges, l'Alsace et la Lorraine françaises, qu'elle n'aurait pas été différente. La Pologne était le numéro suivant du plan de germanisation de l'Europe. C'était son tour de sentir passer la force allemande comme l'avaient sentie l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Lithuanie. « Je préfère la guerre maintenant... »

La guerre a donc éclaté parce que Hitler a cru qu'il pouvait au moindre risque la déclancher. La fatalité veut que le conflit de 1914 soit né d'une erreur semblable commise par un autre chef de l'état allemand. Guillaume II ne croyait pas que la Grande-Bretagne se lancerait dans la bataille pour sauver la Belgique. Hitler n'a pas cru que la Grande-Bretagne et la France, excédées, relèveraient le gant et se lanceraient avec toute leur puissance, toute leur volonté et toutes leurs ressources au secours de la Pologne.

Il est vrai que Hitler le 1er Septembre 1939 venait de jouer sur l'échiquier européen une combinaison qu'il croyait invincible. L'ennemi acharné des Soviets, le persécuteur des communistes, s'était allié avec Moscou.

LA TRAGEDIE POLONAISE

Commencée le 1er Septembre 1939 à l'aube, la tragédie polonaise s'achevait 27 jours plus tard. Son épilogue fut un nouveau partage aussi honteux pour l'Europe que celui qu'avait cru effacer le Traité de Versailles.

Dans les semaines qui précédèrent immédiatement l'ouverture des hostilités, les chefs de l'armée polonaise ne se dissimulaient pas les difficultés de leur tâche. Tous les renseignements concordent et démontraient que l'Allemagne préparait contre eux la « blitzkrieg », la guerre foudroyante chère à tous les théoriciens de l'état major prussien.

Ne pouvant faire face à la fois sur deux fronts Hitler avait choisi d'écraser la Pologne avant que la France et l'Angleterre aient pu utilement lui porter secours. Devant cette menace, le maréchal Smigly-Rydz, commandant en chef de l'armée polonaise ne pouvait avoir qu'un seul espoir : « accrocher » par une résistance prolongée une grande partie des forces du Reich. On sait que cet espoir fut déçu.

Contre n'importe quel assaillant venant de l'Ouest du Sud ou de l'Est, la Pologne se présente comme une grande cuvette dont le centre pourrait être Varsovie. Sans barrière naturelle pour la protéger, elle est particulièrement difficile à défendre. En 1914 les Russes menacés par les armées allemandes avaient fixé la ligne des résistances utiles à l'Est de Varsovie. Ils abandonnaient sans presque combattre plus de la moitié de la Pologne à l'ennemi.

Le maréchal Smigly-Rydz ne crut pas devoir suivre cet exemple. Il voulut disputer pied à pied le sol de toute la Pologne. Ses troupes de couverture étaient alignées sur la frontière depuis la côte de la Baltique jusque à la limite de la Slovaquie. Position extrêmement désavantageuse, la ligne de contact s'étendait de la sorte sur plus de 700 kilomètres. L'état major allemand avait sur toute cette étendue l'initiative de l'attaque, c'est à dire le choix du lieu et du moment. L'Allemagne disposait en outre sur son propre territoire des bases de départ les plus variées. Ses colonnes pouvaient s'élancer de la Bohême nouvellement annexée comme de la Poméranie, de la Prusse Orientale comme de la Silésie. En fait, il n'est pas un de ces centres qui ne fut utilisé le 1er Septembre 1939 pour la dislocation du dispositif de défense polonais.

D'ailleurs, les forces des deux pays étaient disproportionnées. A la veille de l'attaque, Varsovie devait s'attendre au choc de 85 divisions allemandes et ne pouvait leur opposer que 60 divisions polonaises. Cet écart des forces en présence s'accroissait encore pour l'aviation et les formations blindées ou motorisées.

Cependant, au témoignage d'officiers généraux alliés, la rapidité de la victoire allemande en Pologne dépassa toutes les prévisions. Il est trop tôt pour en connaître toutes les causes car avec l'occupation de la Po-

logne, nombre de témoins utiles n'ont pu être entendus mais une chose est absolument certaine : la Pologne déjà désavantagée par le terrain et la disproportion des forces se trouva surprise.

Certes, les dernières semaines du mois d'Août avaient donné l'éveil et révélé entièrement la menace qui planait sur la Pologne. La situation à Dantzig était devenue intenable. Les fonctionnaires polonais y étaient publiquement insultés, malmenés par les officiels nazis et il fallait tout le sang froid des milieux responsables de Varsovie pour parer d'heure en heure aux incidents volontairement multipliés et qui pouvaient mettre le feu aux poudres.

Confiante dans les promesses de la France et de l'Angleterre, la Pologne se défendit de compromettre sa cause par un geste même légitime qui aurait pu passer pour une provocation. Il fallait laisser à Hitler tout l'odieux d'une agression s'il voulait pousser les choses au pire et lui enlever jusqu'à l'ombre d'un prétexte. C'est pourquoi le gouvernement polonais ne lança son ordre de mobilisation générale que le 31 Août. Le 1er Septembre, sans avertissement, sans déclaration de guerre, l'Allemagne attaquait.

Au point de vue militaire, c'était une surprise parce que les armées allemandes prenaient les forces polonaises en pleine mobilisation. Derrière les troupes de couverture déployées en rideau sur toute la frontière, le maréchal Smigly-Rydz ne disposait que d'armées en voie d'organisation, c'est-à-dire incapables d'être portés immédiatement, à cadres et à effectifs complets, sur le champs de bataille. Pour régulariser sa position, effectuer ses transports, assurer ses liaisons, il manqua au moins trois jours à l'état-major polonais.

Le 1er Septembre, le dispositif allemand d'assaut se décomposait en trois mouvements distincts. Une armée attaquait au sud du couloir en direction de Thorn. Une autre fonçait de Breslau vers Lodz, une troisième descendait vers Kielce coupant ainsi la Silésie de Varsovie. Dans le Couloir, quelques divisions échappèrent à l'encerclement et se rejetèrent vers la Posnanie. Leur situation se trouva rapidement compromise. Le groupe d'armée avec lequel elles avaient fait leur jonction se trouvait lui-même menacé par l'armée allemande du centre

marchant vers Lodz et par une quatrième armée descendant de la Prusse Orientale vers Varsovie le long de la basse Vistule.

Tandis que le groupe polonais de Posnanie, résistant avec une énergie farouche à des effectifs supérieurs et supérieurement armés, tentait de faire retraite vers Lodz et de gagner le sud-ouest de Varsovie, la Silésie tombait entièrement entre les mains des Allemands qui faisaient bientôt leur entrée à Katowice et à Cracovie préalablement bombardées à outrance. Vers le 10 Septembre, deux autres groupements allemands faisaient leur apparition dans la bataille l'un venant de la Prusse Orientale prolongeait l'aile marchante allemande au nord de Varsovie et descendait la vallée du Bug ; l'autre débordant l'armée de Silésie, se dirigeait vers la Vallée du San et Lemberg. La manœuvre d'encerclement était réussie.

Depuis le 7 Septembre, le gouvernement polonais avait abandonné Varsovie pour Lublin. A partir du 10, on peut dire qu'il n'y eut plus de manœuvres d'ensemble, l'état major général polonais coupé de la plupart de ses quartiers généraux d'armée se contentait de tirer le meilleur parti possible des effectifs qu'il avait sous la main dans l'espace où l'avance allemande le confinait. Résistance sporadique et désespérée, qui ne pouvait amener que des décisions locales sans effet sur l'ensemble de la bataille. Chaque groupe polonais évoluait ainsi pour son propre compte défendant dans des conditions improvisées et avec un courage admirable chaque pouce du territoire.

L'Allemagne avait rencontré un puissant appui dans le climat exceptionnellement doux de l'automne 1939. Les pluies, coutumières en cette saison, qui auraient pu entraver considérablement l'avance des colonnes motorisées et des éléments blindés sur les routes de campagne tardaient à venir. Dans les vallées du Pripet et du San, les tanks allemands trouvèrent des gués qui leur évitèrent d'énormes détours, tant les eaux de ces rivières étaient basses.

Au point de vue stratégique la surprise polonaise avait été totale, mais la résistance des unités simplement tournées et isolées et des civils qui spontanément se joignirent à eux, ajouta des pages immortelles à la

longue histoire de l'héroïsme polonais. Tandis que le président Moscicki et ses ministres, cherchaient de ville en ville un abri et passaient finalement la frontière roumaine avec tout le corps diplomatique, Varsovie se préparait à combattre. On creusait des tranchées dans les raubourgs, on préparait en hâte des pièges anti-tanks et on transformait toutes les maisons solides en fortins isolés. On avait d'autant plus de mérite à ce sursaut de ferveur patriotique que tout espoir venait d'être enlevé par l'entrée soudaine des armées russes en Pologne.

On sait maintenant ce qu'a coûté à l'Allemagne la conquête rapide de la Pologne. Ces trois semaines de guerre ont été plus meurtrières en hommes, plus destructrices en matériel que six mois de la guerre dernière. Si les colonnes blindées et les éléments motorisés qui les suivaient ont fait brèche dans la défense polonaise mal préparée pour les recevoir, le gros de l'armée allemande auquel ces premiers éléments frayaient le chemin eut à subir un feu si violent et des attaques si harcelantes que les effectifs fondirent au delà de toute estimation.

En nombre de points, et particulièrement en Posnanie et autour de Lodz, à Gdynia, sur la moyenne Vistule et le Narew, les accrochages bloquèrent pendant des jours entiers la manœuvre allemandes. Comme il s'agissait de faire vite et à tout prix, la bataille fut menée avec une cruauté implacable. Les diplomates accrédités à Varsovie ont été témoins au cours de leur voyage vers la frontière roumaine d'attaques de villages désarmés par des escadrilles d'avions volant à basse altitude pour massacrer à la mitrailleuse et à la bombe de malheureux paysans.

La retraite des forces polonaises sur la ligne Varsovie, Brest-Litowsk, Lwow avait laissé intactes un certain nombre de divisions. Elles se disposaient à se battre courageusement sur un terrain beaucoup plus avantageux pour elles et que d'ailleurs les premières pluies de l'automne, enfin venues, allaient rendre plus difficile encore pour l'ennemi. C'est à ce moment précis que la Russie entra en scène. Déjà, le 14 Septembre, on avait noté dans la presse soviétique des articles singulièrement menaçants contre les Polonais accusés d'être les oppresseurs des minorités russes. Le 15 et le 16, des con-

centrations soviétiques étant signalées à la frontière, on ne douta plus des intentions belliqueuses de l'U.R.S.S. contre la malheureuse Pologne. Le 17, l'armée rouge franchissait la frontière au nord en direction de Vilno, au sud en direction de Tarnopol. La Pologne n'avait plus aucun espoir. Frappée dans le dos, elle devait renoncer à la lutte.

A Varsovie, la bataille se prolongea pendant toute une semaine encore malgré les bombardements, les incendies, le manque de munitions et de vivres. Enfin, la ville dans laquelle il ne restait plus un seul monument intact et une seule maison sans blessés, capitula.

Le chapitre suivant de l'histoire de la Pologne s'écrit actuellement à Paris ou plutôt dans la douce petite ville d'Angers devenue au cœur de la France la capitale provisoire d'une Pologne blessée, opprimée, mais plus vivante que jamais.

LES DEBUTS DE LA GUERRE SUR MER

De toutes les leçons chèrement apprises pendant les longs mois de la dernière guerre, aucune ne fut mieux comprise que ce simple axiome de la stratégie navale : le maître de la mer est le maître des terres. Ce fut parce que les Alliés s'assurèrent la voie libre sur les routes maritimes qu'ils purent prolonger leur effort sur tous les fronts.

Par la mer, les matières premières, les denrées alimentaires, les renforts en hommes et en matériel ne cessèrent jamais de leur parvenir. Par la mer, ils bloquèrent tout le commerce allemand et, les affamant, désagrégèrent petit à petit le moral des empires centraux. Pour desserrer l'étreinte du blocus et empêcher la France et l'Angleterre de faire la loi sur l'eau, ils organisèrent la guerre sous-marine, la guerre des mines, la guerre des corsaires. Toutes leurs tentatives furent déjouées, mais non sans peine. Dans les amirautés alliées, on ne se souvient pas sans un certain serrement de cœur des jours dramatiques de l'année 1916 et surtout des premiers mois de 1917 pendant lesquels cinq et six navires s'en allaient chaque jour par le fonds. En Avril-Mai 1917, le tonnage détruit par les Allemands atteignit le chiffre record de 600.000 tonnes. A ce moment, ceux qui avaient la responsabilité des opérations sentirent que le sort de la guerre se jouait sur l'eau et un

effort prodigieux lança la marine vers ce qu'on pourrait appeler son « Verdun ».

Comment les Alliés reprirent le dessus et imaginèrent pour venir à bout des sous-marins, des mines, des corsaires, une guerre tout à fait nouvelle qui se termina si rapidement à leur avantage qu'un an plus tard, en Juin 1918, le tonnage coulé par l'ennemi était devenu insignifiant, c'est aujourd'hui une histoire bien connue. Elle se répète d'ailleurs car, à l'heure actuelle, depuis le 3 Septembre 1939, les mêmes moyens qui eurent raison de la puissance navale de l'Allemagne sont remis en œuvre par les marines française et anglaise.

On raconte que parmi les conseils de modération qui parvinrent à Hitler aux heures critiques du mois d'Août, ceux des chefs de sa marine furent particulièrement pressants. Mieux que les généraux, ils sentaient l'état d'infériorité dans lequel ils allaient se trouver devant une coalition des marines franco-britanniques.

On fait plus vite cent canons qu'un cuirassé et on forme plus vite 1.000 artilleurs que dix bons sous-marins. Le développement de la marine allemande n'avait pas pu suivre la cadence accélérée imprimée depuis la montée au pouvoir de Hitler à l'armée de terre et à l'aviation. La flotte allemande en 1939 ne comprenait que deux cuirassés *en construction* contre 21 en service et 9 sur cale pour les marines de France et d'Angleterre réunies. Elle avait 2 croiseurs de bataille à opposer aux 5 unités correspondantes de ses adversaires. Elle ne possédait aucun porte-avions alors que la France et l'Angleterre en alignaient 7. Pour les croiseurs et les contre-torpilleurs la disproportion était encore plus écrasante : La France et l'Angleterre disposaient de 110 croiseurs contre 6 à l'Allemagne. Pour les contre-torpilleurs, le rapport était 196 à 22. Ainsi du reste, mais pour citer un dernier chiffre si 70 sous-marins formaient l'essentiel de la force agressive de la marine allemande, 134 portaient les pavillons des nations alliées.

Il était donc impossible aux amiraux allemands de songer à affronter les flottes ennemies en bataille rangée et d'opposer coque à coque, canon à canon. Impossible de rêver à un nouveau Jutland, décisif celui-là. Pour sa marine le mot de Hitler « je préfère la guerre maintenant plutôt que dans cinq ans ou dans dix ans » était

une parole follement imprudente. Dans dix ans, la marine du Reich aurait peut-être pu espérer à défaut du combat à armes égales, du moins une possibilité sérieuse de résistance. A l'heure actuelle la marine allemande dès le premier jour de la guerre devait laisser les mers au pouvoir de l'ennemi et d'abord lui abandonner sans tirer un coup de canon, toute la flotte marchande du Reich.

Ce coup de balai gigantesque, ce nettoyage radical de la mer, les marins français et anglais le préparaient de longue date. Ils connaissaient aussi bien que l'Amiral Raeder et son état-major la faiblesse de la flotte allemande. Ils savaient qu'ils n'auraient pas à se garder comme en 1914 de l'apparition d'une escadre aussi imposante que celle de l'Amiral Von Spee, cette division qui traversa le Pacifique pour aller remporter sur l'amiral Craddock la victoire de Coronel et qui fut détruite deux mois plus tard aux Falklands. Ils savaient que le pavillon de guerre ennemi ne quitterait pas facilement la mer du Nord, du moins au début de la campagne.

Pendant que M. Hitler tenait toutes les chancelleries en haleine en accentuant de jour en jour ses menaces, tandis que l'Europe tendait ses nerfs dans l'attente du premier coup de canon de la guerre, patiemment les marins de France et d'Angleterre tendaient leurs filets sur toutes les mers du globe. Ils se contentaient de noter la marche de tous les navires marchands de l'Allemagne et de repérer soigneusement leur position.

Lorsque le 3 Septembre dans l'après-midi parvint par T.S.F. l'ordre qui démuselait les canons, la chasse fut ouverte sur toutes les mers. Le gibier, c'est-à-dire tout ce qui naviguait sous le pavillon à croix gammée, chercha quand il le pouvait encore, un refuge dans les ports neutres. Dans les rades espagnoles, sud-américaines, japonaises, les cargos allemands, les pétroliers, les chalutiers, les paquebots, se serrèrent les uns contre les autres dans l'attente du jour qui leur ouvrirait de nouveau la route de Hambourg et des ports de la Baltique.

Tous ceux que les hasards de leur navigation plaçaient trop loin de ces terres d'asile, tombèrent en quelques heures entre les mains des Alliés, où se coulèrent à l'apparition des silhouettes grises des chasseurs. Leurs équipages furent recueillis et internés.

A partir du 6 Septembre 1939, trois jours après la déclaration de guerre il n'y avait plus un seul navire portant le pavillon allemand sur toute l'étendue des mers. Sans coup férir, les marines alliées avaient remporté leur première victoire, et la flotte allemande, par sa première défaite, avait manqué à son rôle essentiel : assurer au pavillon national protection et sécurité.

A cette même date, une vague d'indignation déferlait sur le monde et aliénait à la marine nazie toutes les sympathies qu'elle aurait pu trouver chez les neutres. Renouvelant l'un des exploits les plus honteux qui aient jamais sali l'histoire de la guerre sur mer, un sous-marin allemand embusqué à 200 milles dans l'ouest des Hébrides torpillait sans avertissement un paquebot chargé de 1.400 passagers. L'*Athénia* s'en allait par le fond laissant 125 cadavres dans sa coque éventrée. Geste de brute contre un navire désarmé, si odieux qu'il fut désavoué par les Allemands eux-mêmes. Ils tentèrent de faire croire à l'Amérique vibrante de colère et qui rappelait au monde le crime du *Lusitania* que deux torpilleurs britanniques en étaient les auteurs.

Malheureusement pour la propagande du Dr. Gœbbels, d'irrécusables témoins neutres avaient vu ; ils déposèrent sous la foi du serment et leurs témoignages tous concordant dénonçaient le sous-marin allemand.

A l'Amirauté britannique, pour prendre les lourdes responsabilités de la charge de Premier Lord, M. Neville Chamberlain venait de rappeler un homme qui avait été pendant longtemps son adversaire politique : Winston Churchill. Le geste du Premier britannique alla droit au cœur de tous les Anglais. Il symbolisait non seulement l'oubli des petites querelles du passé et la nécessité de l'union nationale devant l'ennemi, mais il témoignait aussi de l'indomptable volonté de la Grande-Bretagne de conduire la bataille, sans fléchir, jusqu'à la victoire. Winston Churchill eut au cours de sa vie publique des fortunes différentes. Il eut des amis enthousiastes et des adversaires déterminés, mais les uns comme les autres s'accordèrent toujours pour lui attribuer l'obstination dans le combat et une volonté de fer. Il connut à la tête de l'Amirauté pendant l'autre guerre des jours difficiles, mais il « fit face » avec une telle impétuosité aux tâches les plus difficiles et aux heures les plus graves que la Gran-

de-Bretagne reconnaissante associa son nom avec ceux des plus grands victorieux de la dernière guerre.

Il est venu s'asseoir à 25 ans de distance au même poste de commandement qu'il avait eu autrefois et autour de lui se pressèrent, comme autrefois, les amiraux Lords de la Mer. Mais ceux d'aujourd'hui commençaient leur carrière quand Winston Churchill entretenait à cette même place leurs grands aînés les Fisher, les Jellicoe, les Beatty...

Les premiers succès des marines alliées laissèrent sans un sourire ceux qui dirigent la guerre navale. Certes, estimaient-ils, l'Allemagne n'a pu essayer de protéger sa flotte marchande. Elle ne peut davantage songer à affronter en bataille rangée les escadres. Mais il lui reste trois armes : les sous-marins, les mines, les corsaires. Il y a aussi une tactique nouvelle que personne n'a encore mis à l'épreuve l'aviation contre les navires de guerre. Et ils concluaient : « Pas de joies prématurées. Soyons parés à toutes surprises de la guerre ».

Et les surprises vinrent. Ce fut d'abord l'attaque brusquée des bases navales allemandes de Wilhemshaffen et de Cuxhaven par les bombardiers britanniques. A pleins moteurs, un avion tombe en piqué de 3.000 mètres, en quelques secondes. A quelques centaines de mètres de son objectif, il lâche sa bombe et remonte à toute vitesse vers les hauteurs. Jeu très dangereux à exécuter au milieu des gerbes de la défense ennemie, tir très difficile à régler. Pour leur premier combat, les aviateurs britanniques réussirent une magnifique prouesse : une bombe tomba au centre d'un des seuls croiseurs modernes que l'Allemagne avait à flot et le brisa littéralement.

Les aviateurs allemands cherchèrent leur revanche. Au début d'Octobre, en formation serrée, ils tentèrent de répéter sur une escadre anglaise de la mer du Nord, le coup qui avait si bien réussi à leurs adversaires. Ils en furent pour leurs frais. La défense anti-aérienne des unités de la flotte britannique fonctionna efficacement et l'aviation de chasse anglaise reconduisit rapidement et, non sans casse, vers l'Allemagne les bombardiers nazis.

Les sous-mariniers allemands furent plus heureux. Ils enregistrèrent deux succès appréciables. Une torpille envoya par le fond l'un des grands porte-avions britannique : le *Courageous*. Une autre fit chavirer dans la ra-

de de Scapa-Flow le cuirassé *Royal Oak*, vétéran de la dernière guerre. Il y eut dans les deux cas une longue liste de morts et de blessés. Mais ces coups fouettèrent toutes les énergies et l'Angleterre promit à ses morts qu'ils seraient vengés.

Il est encore trop tôt pour donner une vue d'ensemble sur les phases actuelles de la guerre sur mer. Elles se résument en une extension inconnue jusqu'alors de l'emploi des mines, en une chasse impitoyable aux sous-marins et aussi, de loin en loin, dans les exploits de corsaires agissant hors des routes fréquentées vers l'Atlantique Sud ou à l'extrême limite des eaux libres du côté de l'Islande.

* * *

LES LIVRES

« Flaubert devant la vie et devant Dieu »

M. HENRI GUILLEMIN

Oui, il existe une critique littéraire catholique et elle a d'ailleurs toujours existé, mais alors qu'elle se préoccupait, avant tout, de morale, elle tend aujourd'hui à élargir ses frontières et pose le problème du divin comme première directive. Ce n'est plus une critique d'édification à l'usage du lecteur bien pensant, c'est plutôt une critique philosophique, même théologique. Ce qu'elle gagne en profondeur poétique, peut-être le perd-elle en autorité. Entendons par là qu'il peut lui arriver d'inquiéter les fidèles et de troubler le cours des pensées conformistes. Les chefs eux-mêmes ne sont pas toujours disposés à élever la discussion au niveau de l'idée générale, étant assurés — et souvent trop assurés — qu'il est dangereux d'apporter dans l'étude du problème une subtilité d'interprétation capable de dérouter les bonnes gens et leur foi de charbonnier.

Ceci est une autre question. Celle, beaucoup plus nette, qu'il s'agit de trancher, est de savoir si du point de vue strictement catholique — nous ne disons pas chrétien —

il suffit pour qu'une œuvre soit recommandable de suivre à la trace la loi mystérieuse du divin, alors même qu'elle dépeint les passions de l'amour avec une complaisance qu'exige parfois le plan moral de l'auteur. Ainsi on peut se demander quelle est la portée religieuse de l'œuvre du grand romancier catholique Mauriac, que tant de catholiques lisent avec dilection et qui pourtant scandalise tant d'autres ? Et si la question se pose pour lui qui a pris franchement ses responsabilités et dont la foi ne fait pas de doute, comment des catholiques pratiquants aborderaient-ils sans crainte les livres d'auteurs incroyants ou seulement indifférents ?

Voilà qui n'intéresse guère la critique nouvelle. Convenons que son point de vue ne manque pas de séduction ni d'une certaine hardiesse et d'une incontestable générosité d'esprit. Etudier les hommes et les œuvres à la lumière d'une vérité moins dure, plus souple, c'est pour le critique catholique pénétrer plus avant dans le mystère du cœur, c'est rechercher avec passion le secret des vocations et guetter la présence de Dieu là même où ne croyions pas la trouver. Ce n'est pas toujours facile et il y faut une grande ingéniosité et des trésors d'imagination. En un sens, cette critique-là mérite le respect et même l'admiration. Rien de tel pour marquer certaines destinées du sceau du divin et forcer l'esprit aux rêves les plus nobles, aux espoirs les plus illimités, que d'obéir « à la loi de vérité et de beauté », et de briser les barrières qu'élève devant un catholicisme plus cérébral, le catholicisme traditionnel.

Mais tout de suite on voit le danger, le risque. N'est-ce pas jeter le désarroi dans les cœurs modestes ? N'y a-t-il pas quelque orgueil à remplacer l'ancienne poésie du catholicisme par une poésie plus intellectuelle, volontaire et, disons le mot, peut-être arbitraire ? N'est-ce pas, en somme, une chaleur assez artificielle que celle-ci ? Que répondre ? Comment départager des opinions aussi opposées ?

Si ce n'est qu'un jeu d'intelligence ou de sensibilité, il est magnifique. Si c'est l'expression d'une conviction arrêtée, je m'inquiète, car c'est offrir à la révolte une fin, à la vanité un aliment, au sophisme des armes. François Mauriac accable avec une colère disproportionnée ceux qui, catholiques, ne pensent pas comme lui et n'ont

pas de l'art une conception aussi libérée. Attitude agressive et aussi peu chrétienne que l'attitude de ceux à qui ils reprochent leur pharisaïsme. Qu'est-ce que ce combat sur un terrain qu'éclaire la même lumière de Dieu ? A quoi about-il s'il est mené, sous les yeux de l'ennemi commun, entre croyants du même bord ?

On ne saurait nier à l'auteur du *Nœud de vipères*, un beau talent d'écrivain et de romancier, une profondeur émouvante, une vision fiévreuse du monde, une sensibilité à l'affût. Peu d'écrivains ont à un tel degré le sens d'une sombre poésie, le goût de l'orage, la curiosité du péché. Mais est-ce bien un romancier catholique ? N'y a-t-il pas dans son œuvre une complaisance pour le péché de la chair, pour les peintures de l'amour coupable, pour l'analyse des cœurs durcis par leurs fautes ? Le monde qu'il nous dépeint n'est-il pas un monde maudit ? Et suffit-il qu'à la fin du roman la grâce mystérieuse visite l'âme du pêcheur pour que le pêcheur soit sauvé et pour que l'auteur mérite, au moyen d'un escamotage, son étiquette catholique ? L'orthodoxie chrétienne veut plus de simplicité et plus de prudence. On ne s'étonnera donc pas que des catholiques sincères, non seulement les pharisiens, se détournent avec regret d'une œuvre aussi troublante. Pour ma part, j'en sais peu qui soient d'une inspiration plus prenante et plus trouble et qui pour la jeunesse présente à la fois plus de séduction et plus de danger. Le cas de M. François Mauriac comporte une équivoque. C'est un catholique d'extrême gauche partagé entre sa foi et son penchant pour une démocratie quasi collectiviste. Son geste public est toujours irrité. Ses colères sont éloqu岸tes, mais manquent souvent de justification. Nul doute qu'un drame intellectuel pèse sur sa vie d'écrivain et que c'est ce drame intime qui donne à son écriture comme à sa pensée un charme si âpre, une force sans prudence, une poésie sans douceur. Nous l'aimons tel qu'il est. Ses livres dépassent la production habituelle, ils portent l'empreinte d'une imagination puissante mais d'un cœur tourmenté.

Pour goûter cette œuvre, il n'est pas nécessaire de se demander si elle est d'un catholicisme orthodoxe ou d'un jansénisme appliqué. Nous nous contentons qu'elle soit vraie dans ses parties d'observation, nous acceptons son pessimisme, nous aimons même le son comme déses-

péré qu'elle rend malgré tout. Mais Mauriac n'est pas un chrétien de tout repos. Et qu'importe ! En vérité un écrivain ne vaut que par sa vérité propre.



M. Henri Guillemin qui vient de publier *Flaubert devant la vie et devant Dieu* est-il, lui, un critique catholique ? La question ne se poserait pas si une préface de Mauriac répondant par l'affirmative ne nous obligeait à des réserves. Dès lors la biographie psychologique de Flaubert nous semble entâchée de parti-pris et les explications ingénieuses du critique ne nous convainquent pas toujours. Nous voyons son dessein de ranger, coûte que coûte, l'auteur de *Madame Bovary* parmi les catholiques de désir. Nous voulons bien que l'analyse minutieuse de M. Guillemin l'amène à cette conclusion, mais qui ne s'aperçoit de la trame trop visible du paradoxe ? A ce compte le jeu est facile et on pourrait tenter, sans grand profit, la même expérience avec bien d'autres écrivains ? On se refuse, malgré M. François Mauriac, à tenir *Flaubert devant la vie et devant Dieu* comme l'œuvre d'un critique catholique, sans plus. Il y a de cela évidemment, mais il y a surtout une analyse approfondie, vivante, faite dans un esprit de sympathie inventive, une analyse du caractère et des idées de Flaubert, non des idées qu'on peut glaner dans ses romans, mais des idées qu'il a exprimées tout au long de sa correspondance si merveilleusement variée, si naturelle et qui constitue pour nous le plus utile document de compréhension de l'homme qu'il fut, lequel nous apparaît d'une spontanéité, d'une simplicité, d'une vérité profondément humaine que ne nous révèle pas et que ne pouvait nous révéler son œuvre, la plupart du temps volontairement impassible et résolument impersonnelle.

Le livre de M. Guillemin comporte deux parties. La première nous explique Flaubert devant la vie, et cette partie-là est à peu près parfaite. Le subtil critique ne s'embarrasse pas encore de découvrir le chrétien qui s'ignore, son intention est de tracer de Flaubert un portrait véridique par petites touches successives, de nous dire l'homme avec ses grandeurs et ses misères, de le marquer du sceau de la mélancolie. Il faut lui savoir gré de nous

avoir fait connaître le Flaubert vrai qui mérite et notre admiration et notre amitié. Plus nous allons et plus l'ermite de Croisset sort grandi de l'épreuve du temps. Son œuvre est aussi belle que sa vie. Il y avait en lui une absolue rectitude de caractère qui l'a préservé, le goût de l'amitié et des trésors insoupçonnés de gentillesse et de tendresse. Mais il fut triste et s'il cacha avec soin au public son « moi » véritable, c'est qu'il fut de ces hommes qui méprisent avec une sincérité totale la fausse gloire, le bruit vain, le laisser aller, la flatterie, et qu'il aima par dessus tout son art. Sa tristesse, quel en est le secret ? L'art fut son refuge et son moyen d'évasion. Il eut des amis, un petit nombre, mais qui lui furent attachés. Il eut surtout sa famille qui se limitait d'ailleurs à une mère accablée de deuils et une nièce à qui il se dévoua jusqu'à compromettre sa fortune. Entre sa famille et ses amis, il dépensa son cœur.

Hors de là, quelle fut sa vie ? Celle d'un homme clairvoyant que le spectacle du monde était loin de réjouir, celle d'un homme qui ne connut pas l'amour, et qui se méfia des femmes. Sa fameuse liaison avec Lous Colet ne contredit nullement sa méfiance, consciente ou inconsciente, du danger féminin. Quelque application qu'ait apportée M. Guillemin à expliquer la carence de Flaubert devant la femme, un doute subsiste, un mystère reste à éclaircir. Suffira-t-il de dire que l'amour constituait à ses yeux une menace contre l'art, un empêchement de s'y consacrer entièrement, un obstacle à sa volonté de perfection ? C'est une explication. Est-ce la seule, est-ce la meilleure ? Ne faudrait-il pas rechercher dans je ne sais quel complexe d'infériorité le secret de sa demi-misogynie ? S'il en était ainsi, il ne nous serait pas moins cher. Et si, au contraire, sa résolution fut motivée par le souci de ne pas se diminuer, de ne pas se disperser, de garder son indépendance, ce serait la preuve d'un beau courage et d'une sorte d'héroïsme. Quoiqu'il en soit, une certitude nous manque à cet égard.

Sa vie fut privée de bien de satisfactions. Assez tôt il n'eut plus de foyer. Il perdit sa fortune en engageant ses capitaux dans une entreprise lancée par le mari de sa nièce. Il ne connut jamais la gloire et à peine, sur le tard, la notoriété. Cet écrivain l'un des plus parfaits du XIXe siècle, et qui, le premier introduisit dans

le roman : vérité et réalisme, cet observateur attentif jamais en défaut, on fut bien réticent pour lui de son vivant. Quelque détaché qu'il ait été des grandeurs de chair, il a dû certainement être ulcéré d'une telle injustice. Il n'en fit rien voir, mais il était un homme après tout, et un homme sensible bien qu'il s'en défendit. Sa correspondance nous le montre singulièrement frémissant, enthousiaste dans ses sympathies comme dans ses antipathies, bouillonnant d'idées, toujours sincère, et, par là même, souvent changeant, sauf sur un point : son art.

Quoi d'étonnant qu'il fût triste, surtout si on rappelle que dès sa jeunesse, dès ses tout premiers écrits, sa conception de la vie était d'une âpre amertume. Qu'il y eut quelque exagération dans ses jugements d'alors, c'est possible, mais exagération seulement, car le fonds de sa conception n'a jamais varié. « Cette plaisanterie bouffonne qu'est la vie », écrit-il dans une lettre, à treize ans. A dix-sept ans à un de ses camarades il fait le bilan de l'homme : « de l'ennui pendant la vie et une tombe après la mort, et la pourriture pour l'éternité ». A vingt cinq ans, écrivant à Maxime du Camp : « As-tu remarqué combien les hommes sont organisés pour le malheur ? Les larmes sont pour le cœur ce que l'eau est pour les passons... Je suis né avec peu de foi au bonheur. J'ai eu tout jjeune un pressentiment complet de la vie ». L'avenir devait prouver que si pour un tout jeune homme c'est bien audacieux, bien imprudent de s'exprimer avec un si noir pessimisme, sa mélancolie n'en était pas moins réelle.

M. Guillemin écrit :

« Dès l'abord, dès qu'il commence à penser un peu par lui-même, à regarder la vie, il est mystérieusement saisi d'une crainte, d'une méfiance comme originelle devant l'inconnu de sa destinée, devant cette route sans visibilité où toute créature s'engage par le simple fait d'exister. Une seule chose est certaine : que ce chemin où nous voilà conduit à la mort, mais surtout, surtout, qu'à chaque instant peut disparaître tout ce qu'on a le plus aimé ; c'est le piège que nul n'évite, l'entrée sans retour dans la souffrance, le consentement forcé à toutes les douleurs. Au plus intime de lui-même, l'enfant Flaubert est rebuté par le jeu qu'on l'oblige à jouer, ce jeu

atroce de vivre et d'aimer ainsi sous cette perpétuelle menace. Toutes ces pages qui s'amoncellent de mois en mois, d'année en année, inlassablement elles en reviennent à cela, toujours et toujours : mais enfin pourquoi ? mais qu'est-ce que c'est ? Que nous veut-on ? Qu'avons-nous fait ? La vie, cette partie qu'il faut toujours perdre, ce mystère de larmes, qui nous l'impose ? dans quel dessein ? comment peut-on respirer seulement sous cette obsession ? »

Comme nous l'aimons ce Flaubert courageux et, j'y reviens, héroïque. Il n'est pas de plus grand héroïsme que d'accepter de vivre dans la tristesse et de n'en rien laisser soupçonner, de déguiser pudiquement son « moi » et de paraître, à l'habitude, aux yeux de ses amis et des siens, résigné, aimable, même gai, et parfois drôle dans l'intimité. Il suffit de relire sa correspondance pour s'en convaincre. Que de pages où la joie, l'esprit, l'entrain s'expriment de la plus gentille façon. C'était sa grande délicatesse, c'était sa grande bonté qui le poussaient à ne pas se faire plaindre. De lui encore se mot magnifique : « Notre cœur ne doit être bon qu'à sentir celui des autres ». Et dans une lettre il avoue à George Sand : « Je suis doué d'une sensibilité absurde ; ce qui érafle les autres me déchire ». Mais il consent rarement à se raconter. M. Guillemin explique : « Rien ne répugne tant à Flaubert que la sensiblerie ; plutôt jouer au cœur de pierre, au rentier douillet et sans âme, puisqu'il n'y peut rien, que la somme des douleurs, tout autour, est trop grande, insoutenable à envisager seulement. Tartufe dissimule ses vices et Flaubert ses vertus. L'un nous trompe en parodiant la sainteté, l'autre en imitant le cynisme ; et tout ce qu'il a de plus noble en lui, Flaubert l'empoisonne ou le défigure, comme Tartufe farde ses bassesses ».

On s'étonne qu'Anatole France d'ordinaire si lucide n'ait pas compris le drame de la vie de Flaubert et qu'il ait écrit sans hésitation « qu'il joua au mélodrame la comédie de la vie ». Plus clairvoyant Jules Lemaître admirait en Flaubert autant l'écrivain que l'homme : « Il avait l'esprit extrêmement correct, le jugement imperturbable, avec cela une grande bonté, un accueil charmant, une peur du bruit et de la réclame ».

Mais aujourd'hui — et M. Guillemin y aura gran-

dement contribué — Flaubert est mieux compris, lui et son œuvre, l'homme surtout, dont l'image dégagée de ses légendes, apparaît dans toute sa vérité, oui l'homme qui fut parmi les meilleurs, les plus douloureux et les plus sincères.



Dans la première partie de son étude, M. Guillemin a ramassé des traits épars qui, par une intelligente accumulation, aident à la révélation d'un Flaubert dont on ne soupçonnait pas la sensibilité cachée, la délicatesse prodigue, le constant héroïsme. Après avoir si justement admiré l'œuvre, il était temps qu'on aimât enfin l'homme parce qu'il le méritait pleinement. Cette première moitié du volume est une manière de chef-d'œuvre de critique psychologique. L'intention de l'auteur n'est pas encore visible, il n'y a là rien de forcé, et cela nous rassure. Volontiers nous suivons M. Guillemin dans l'exaltante découverte d'une âme de choix.

Donc nous avons vu Flaubert devant la vie, maintenant nous allons le voir devant Dieu. Quelque sincérité qu'ait apporté M. Guillemin à indiquer le lien qui unit Flaubert à Dieu, quelque effort qu'il ait tenté pour tirer la leçon religieuse, quelque ingéniosité qu'il ait employé pour arriver à une conclusion nettement catholique, nous ne pouvons accepter sans réserve sa brillante démonstration. N'est-ce pas ou trop restreindre le problème, ou le faire déborder de son cadre normal ? D'abord Flaubert fut aussi éloigné du catholicisme doctrinal que de l'athéisme grossier. En vérité il ne s'est pas préoccupé d'une question, peut-être capitale pour d'autres, mais qui, à ses yeux, n'offrait qu'une relative importance. Il eut sa religion : l'art. Il eut sa passion : la vérité. Il eut son but : la perfection. Quelle perfection ? La perfection du style, soit. Mais ne nous y trompons pas : pour lui c'était une revanche, le magnifique effort vers une sorte de sainteté sociale et en même temps l'alibi d'une existence vouée à la mélancolie née d'un pessimisme naturel que le spectacle du monde, dans son illogisme apparent, ses basses misères, ses méchancetés, ses platitudes, son égoïsme, n'a fait qu'alimenter. Il aurait pu chercher une évasion dans l'amour, mais il n'était pas fait

pour l'amour, alors il s'est rejeté sur l'art. Comme il avait un tour d'esprit sérieux, la hantise de l'art l'a pris tout entier. Curieux aboutissement : alors que ses romans dépeignent la vie comme on ne l'avait jamais fait avant lui, la vie réelle, sans consentir à la moindre concession, la vie médiocre, la vie quotidienne, il a vécu, lui, en dehors de la vie, dans une solitude que seulement quelques amitiés fidèles rendaient moins cruelle et ses pensées moins vaine.

Mais que cherchait-il? Pour un homme d'une sensibilité aussi frémissante — « son impassibilité est une feinte » — et qui savait regarder, et savait observer, pour un homme qui s'est longtemps, toujours demandé le sens de la vie, le sens de l'effort, une explication suprême était nécessaire. Cette explication s'il l'a cherchée, il ne l'a pas obtenue. L'«interrogation primordiale» est restée sans réponse. Je ne crois pas que «la grande enquête sans fin que Flaubert avait poursuivie», ait servi à rien autre qu'à nourrir ses méditations solitaires. Au demeurant, M. Guillemin qui est un critique probe et courageux nous montre par une multitude de textes, la position nettement anti-catholique de Flaubert qui n'avait pas assez d'ironie pour le clergé, le catholique bourgeois, le bien pensant repus, pas assez de critiques pour le prêtre qui considère Dieu « comme un homme et qui, pis est, comme un bourgeois », pas assez de mépris pour tous ces gens du culte qui « en dépit du vêtement qu'ils portent et du ministère qu'ils s'attribuent sont de pauvres gens déplorables, des installés, des *assis*, des bourgeois, en somme, comme les autres, sans grandeur et sans âme, merveilleusement indifférents aux créatures, préoccupés avant toutes choses des biens de ce monde — des simulateurs ou des endormis ». Non, M. Guillemin ne nous fait grâce d'aucun détail. Mais il va de soi que l'attitude de Flaubert s'explique d'abord par la haine du bourgeois (le bourgeois étant celui qui pense bassement), et le catholique bourgeois est, à son sens, le plus odieusement et égoïstement conformiste; elle s'expliquerait aussi par le fait qu'il a été élevé sans religion et qu'il est né dans un milieu libéral en réaction contre le cléricalisme officiel et, par voie de conséquence, tout imprégné de voltairianisme. N'importe, ce qu'on aime le moins chez Flaubert, ce sont ces mots à l'emporte-pièce, cette colère sans générosité, ou

du moins sans justice, cette façon de généraliser et d'englober dans une condamnation illimitée de braves gens, d'honnêtes prêtres, de bons catholiques peut-être bornés, mais sincères et d'une touchante piété; tout cela, l'expression impulsive, assez irréfléchie, d'une sourde irritation, c'est sans doute une des rares faiblesses de son esprit et aussi le seul cas à peu près où son intelligence est en défaut. De toutes manières, il ne s'est pas aventuré et ne s'aventurera jamais sur le sentier chrétien.

Sa tristesse ne s'explique donc pas par son manque de foi, par la recherche vaine d'un apaisement par la certitude. De ces drames-là nous en avons connu, et l'angoisse d'un Pascal est d'un autre ordre. La tristesse de Flaubert, ce n'est pas l'angoisse; elle a des causes plus simplement humaines, plus ordinaires; elle est le résultat naturel d'un état physiologique d'une part, et de l'autre, on ne le dira jamais assez, elle fut commandée par le spectacle d'un monde imparfait — et ce monde-là quel peintre, pourtant, l'aura mieux compris et rendu avec une vérité plus criante ? — d'un monde médiocre, aux plates agitations, aux inquiétudes terre-à-terre.

Cette tristesse très réelle, ou cette mélancolie, ou encore cette amertume — « le fond de l'air n'est pas gai en moi » dira-t-il en 1844 — c'est aujourd'hui qu'elle se révèle à nous, car de son vivant, il n'a pas toujours fait grise mine à la vie. Ainsi en chacun il y a deux « moi », le « moi » public, l'image qu'on se compose pour les autres, et le « moi » secret. Sans doute, il y a des communications entre les deux, et un observateur attentif peut découvrir le lien commun. Triste, il le fut, mais non au point que ses jours en fussent empoisonnés, non au point qu'il perdît le goût de vivre ou qu'il recherchât, avec la volonté réelle de trouver, une solution. En tout cas, il avait une compensation, et de prix, il avait le dérivatif admirable de son métier d'écrivain qui lui procura des consolations splendides. Ces livres qu'il écrivait, s'il les enfantait, à l'en croire, dans la douleur — et je crois qu'il exagérait — elle lui donnait bien de la joie. Est-ce peu de dompter le mot, l'image, l'idée, jusqu'à en extraire toute la substance ? Et ses personnages, il les vivait si totalement ! Et cette œuvre, quelle perfection ! Est-ce donc rien la réalisation et la réussite ? Son métier, il en avait fait sa vie, et ce métier ne l'a-t-il pas aimé d'un furieux amour ?

Quelles qu'aient été, jusqu'à sa maturité, les raisons de sa mélancolie, tenons-la pour un état distingué de l'esprit que l'apparence des choses ne satisfait pas, et pour un résidu décanté du romantisme. Ensuite, c'est l'approche de la vieillesse, c'est la grande solitude qui commence, c'est la sensibilité mieux contrôlée. Au moment critique de son existence, M. Guillemin se saisit de Flaubert pour nous le montrer hanté par l'idée du divin et il nous apporte, à l'appui, des citations. Sont-elles probantes? Il a écrit : « Toute piété m'attire, et la catholique par dessus toutes les autres ». — « Musset aura été un charmant jeune homme, et puis un vieillard; mais rien de planté, de rassis, de carré, de sérieux. On ne vit pas sans religion; ces gens-là n'en ont aucune, pas de boussole, pas de but ». — « La seule chose importante, c'est la religion, mais y a-t-il encore de vrais catholiques? » — « Nous ne valons quelque chose que parce que Dieu souffle en nous » — « On ne va au ciel que par le martyre; on y monte avec une couronne d'épines, le cœur percé, les mains en sang, et la figure radieuse ». Pourquoi ne serait-ce pas le paradoxe seulement inquiet d'un esprit qui n'a pas goûté à la discipline catholique, mais qui ne peut ignorer que la sensibilité française aura toujours un tour spécifiquement catholique? Il a fait tenir à certains de ses personnages des propos chrétiens. Et cela encore n'est pas une preuve. Un personnage qu'on décrit à sa vérité, et c'est de cette vérité-là que Flaubert était préoccupé, sans doute littérairement. Dans *l'Education sentimentale* on peut lire : « Un charme singulier transpire de ces pauvres églises, ce n'est pas leur misère qui émeut, puisqu'alors qu'il n'y a personne on dirait qu'elles sont habitées. N'est-ce pas plutôt leur pudeur qui ravit? car, avec leur clocher bas, leur toit qui se cache sous les arbres, elles semblent se faire petites et s'humilier sous le grand ciel de Dieu ». Et encore : « A l'horloge d'une église une heure sonne, lentement pareille à une voix qui l'eût appelé ». Y a-t-il dans ces textes, et les autres ne sont pas plus définitifs, de quoi triompher? M. Guillemin, entraîné par le dessein qu'il s'est tracé, y découvre à tout le moins, un désir de croire, une vague conscience de l'infini de Dieu. Mais pour combien, et Flaubert fut de ceux-là, le mot Dieu n'est qu'un mot, mot immense, le noble alibi de la souffrance humaine! Sur les lèvres de l'incroyant et parfois de l'athée, le mot revient

naturellement, parce que depuis toujours il est répété par les hommes quand ils souffrent, quand ils sont insatisfaits, quand ils ont besoin d'un appui, quand ils ont besoin d'une espérance, quand ils veulent trouver dans un plus grand et plus mystérieux amour, une revanche sur le pauvre amour terrestre.

M. Henri Guillemin a-t-il raison, a-t-il tort de nous montrer dans Flaubert un catholique en puissance? Oui, il est possible que Flaubert, sur le dur chemin de la vie, ait eu dans les derniers temps un commencement de foi; c'est possible, ce n'est pas certain, parce qu'au moment même où il écrivait ses phrases chrétiennes, d'autres phrases écrites en d'autres occasions s'inspiraient d'un positivisme nettement marqué. Mais serait-il le premier homme, le premier écrivain à se contredire? La contradiction n'est-elle pas le propre de la condition humaine? On ne peut avoir sur rien de certitude absolue sans la foi. Cette foi-là Flaubert ne l'avait pas. Mais pour un catholique, comme M. Guillemin, le solitaire de Croisset méritait la grâce et on comprend que le biographe de son âme ait cherché, avec une ferveur entraînant, une imagination chaleureuse, une sympathie communicative, à ajouter à la gloire littéraire de Flaubert une lumière nouvelle faite de noblesse et de spiritualité.

Son livre est un bon livre et un beau livre de critique. On y goûte l'ardeur de la jeunesse, l'intelligence des textes et le courage de la vérité. Le style haché d'un tour tantôt familier et tantôt incisif est lui-même le signe d'une admiration exaltée, tenace et inventive. Un tel livre conçu, plein de généreuses colères et de foi soumise, ce n'est peut-être pas de la vraie critique littéraire, ni de la vraie critique catholique, mais il baigne dans une consolante atmosphère d'humanité.

GEORGES DUMANI

« Sanctuaires »

EDOUARD HERRIOT

Un livre de culture, de probité et d'émotion.

S'initier au Musée du Caire (ch. II), parcourir les grands sites historiques de l'Égypte, Memphis (ch. III et IV) et Thèbes (ch. V et VI), saisir les traces de l'hellénisme dans la nécropole d'Hermopolis (ch. VII); puis évoquer l'image des grands Français qui, depuis Bonaparte, ont concouru à la résurrection de l'Égypte moderne par les armes ou par la science (ch. VIII à X); de là partir pour Jérusalem ou la Galilée sur les traces de Jésus (ch. XI et XII); pousser ensuite jusqu'à cette Syrie qui a été le creuset de tant de religions (ch. XIII et XIV), tout cela en compagnie de l'universitaire de haute culture et du fin lettré qu'est M. Herriot, et sous la devise de *Sanctuaires* qui, équivalant à *Pèlerinages*, annonce une ambiance de recueillement et de méditation, c'est le plus séduisant des programmes. Son exécution ne déçoit pas.

Il ne m'appartient pas, n'étant qu'égyptologue, de porter un jugement sur les chapitres que M. Herriot a consacrés à la Palestine et à la Syrie. Il me semble toutefois qu'il est impossible d'échapper à leur charme pénétrant. La figure de Jésus les domine, recherchée partout avec un profond respect. Certes M. Herriot n'a pas la foi, il l'avoue franchement; il s'est, dit-il, « arrêté au seuil de l'interprétation par le surnaturel » (p. 211). Sur la vie de Jésus, comme pour l'Ancien Testament, il s'est documenté à des ouvrages rationalistes, bien au courant des découvertes archéologiques, mais aussi les plus radicaux. Son sens historique pourtant se refuse parfois à admettre certaines outrances de leurs négations (p. 207). Et même

minimisée à l'excès en ce qui concerne les épisodes de sa vie, la personnalité de Jésus, dont le caractère historique est bien mis par lui en relief, exerce sur lui une profonde fascination. Il parle de Jésus avec une chaleur — et même et tendresse — qui doit aller droit au cœur de tous les croyants qui liront ce livre. Ils en éprouveront une émotion de l'ordre de celle que j'ai ressentie lorsque, sur les bords du Lac de Génésareth, l'égyptologue Georges Bénédite, conservateur du Louvre, — qui n'était pourtant pas de notre religion, — s'arrêta pour serrer dans son portefeuille une fleurette du sol foulé par Jésus et que je l'entendis me dire en confidence : « Ce Jésus, on ne peut pas ne pas l'aimer ! »

En ce qui concerne la vieille Egypte pharaonique, ce que M. Herriot est venu lui demander, c'est un élargissement de sa conception du passé (p. 34 et 42). Elle le lui a généreusement accordé. Entendons-nous. Comme toute l'élite cultivée, M. Herriot a toujours connu ce que les égyptologues disent de l'Egypte et même ses interventions fréquentes, comme homme politique, afin de secourir et de favoriser nos études prouvent abondamment l'intérêt spécial qu'il leur a toujours porté. Mais il y a loin d'une science purement livresque, si exacte et minutieuse qu'elle soit, à la fréquentation des sites eux-mêmes, dans l'horizon desquels les traces historiques prennent leur signification et leur relief véritables et où, mêmes mortes, elles vivent encore par l'ambiance qui les pénètre et les soutient. De même que, s'il s'agit d'œuvres d'art, aucune photographie ni description ne permettra jamais cette plénitude d'appréciation qui jaillit de la vision directe. Aussi, bien que documenté à fond avant d'aborder l'Egypte, M. Herriot ne s'est senti vis-à-vis de lui-même autorisé à porter des jugements personnels qu'après avoir contemplé et médité.

Tous ceux qui, comme moi, font fonction de drog-mans savent combien la mesure d'un esprit se révèle vite dans le face-à-face avec les monuments de l'Egypte antique. Certaines gens regardent immédiatement de près la pierre, le bois ou le bronze, et ils s'extasient sur le fait que des hommes aient pu, en des temps si anciens, fournir du travail aussi parfait. Ce sont les médiocres. D'autres, au fur et à mesure qu'ils voient, se répandent en effusions admiratives plus nourries de paroles que d'idées

raisonnées. Ce sont les superficiels. Les autres enfin — ceux qu'on aime passionnément initier — écoutent d'abord les explications et, visiblement, mettent en action toutes leurs antennes. Puis ils contemplent, ils jugent mentalement, ils questionnent à propos et souvent encore ils se recueillent. Je viens de décrire les visites de M. Herriot. Un trait suffira à en témoigner. Dans la dernière salle du mastaba de Ti, à Sakkarah, je m'attardais, un peu longuement peut-être à commenter les scènes agricoles dont le caractère concret et épisodique séduit toujours et retient les visiteurs. Soudain M. Herriot m'interrompit : « Mon ami, s'écria-t-il, voici ce qu'il faut regarder ! » Ses yeux venaient de rencontrer la frise des porteuses d'offrandes, à laquelle on prête généralement moins d'attention parce qu'elle est plus austère, mais qui est d'une qualité d'art si supérieure. Une fraîche esquisse, délicieusement aérienne et vraie, clôt sur ce sujet le chapitre IV du livre, comme une méditation de M. Herriot termina là notre visite.

Une enquête faite dans ces conditions, et par un homme de cette culture, est d'un suprême intérêt, parce que son résultat est d'intégrer les enseignements de la civilisation égyptienne dans les horizons de l'humanisme, les seuls qui aient une valeur universelle. Les égyptologues que nous sommes, nous travaillons en horizon fermé, et il le faut bien — si brève est la vie et si étendue la tâche — si nous voulons, en scrutant les détails, arriver à nous recréer une mentalité égyptienne sans laquelle il n'est point d'intelligence de l'antiquité pharaonique. Nous sommes des troupes détachées de l'humanisme à la conquête de terres lointaines dans l'ordre du temps. Nos travaux et nos ouvrages n'intéressent qu'une élite de spécialistes pour qui nous écrivons. Il faut que de temps à autres nos gains soient jugés et homologués par des représentants qualifiés de la culture universelle, qui les fasse en même temps connaître au public instruit.

De ce point de vue, le livre de M. Herriot est excellent, parce que, à travers toutes ses pages, il donne une idée juste de la valeur de la civilisation antique de l'Égypte, telle qu'elle ressort des travaux les plus récents et les plus qualifiés. Cette valeur, il l'a définie dans son premier chapitre : ce fut la floraison des arts et l'avancement des notions religieuses et morales. Encore sur ce dernier point,

ne faudrait-il pas, sous peine de défigurer la pensée de l'auteur qui veut par là forcer à réfléchir par comparaison, répondre à beaucoup de ses points d'interrogation en assimilant purement et simplement l'ancienne religion égyptienne au christianisme. Malgré la présence de trois personnes et une certaine unité divine, il n'y a pas plus de relations, historiquement et religieusement, entre la triade Rê-Amon-Ptah (p. 62) et la Trinité chrétienne qu'entre le Cœur d'Osiris, vénéré à Benha — qu'un savant anglais appelait l'an dernier le Sacré-Cœur d'Athribis — et l'objet de la dévotion de sainte Marguerite-Marie Alacoque. Cette réserve faite, il n'en reste pas moins vrai que l'ancienne Egypte a élaboré, sous des formes qui parfois nous déconcertent, la religion la plus pure et la plus vivante de toute l'antiquité. Que M. Herriot ait clairement aperçu, et fait comprendre dans les pages de son livre, que la prééminence de l'Egypte ancienne tient essentiellement à son art et à ses conceptions religieuses est d'autant plus opportun qu'il existe une tendance dans le grand public, même lettré, à faire de l'Egypte pharaonique la mère et maîtresse de toutes les sciences, et à chercher chez elle l'origine de notre civilisation, ce qui est erroné.

La civilisation égyptienne, au contraire, a été l'aboutissant et l'apogée d'un autre cycle de culture, celui de l'époque énéolithique, dont elle perpétua les traditions et l'esprit, comme en apothéose, jusqu'en plein cœur de la période historique. En ce qui concerne le savoir humain, l'Egypte fut toujours tournée vers le passé, vers cette vaste et décisive période de l'humanité, à jamais engloutie pour nous dans les ténèbres de la préhistoire, au cours des millénaires de laquelle l'homme sélectionna les végétaux utiles, domestiqua les espèces animales, mit au point les premières industries et organisa la vie urbaine et sociale. Les connaissances de caractère éminemment empirique et pratique acquises et fixées au cours de ces transformations constituèrent jusqu'à la fin toute la science de l'Egypte pharaonique. Elle en jouit paisiblement, comme d'un dépôt confié par les dieux, sans être jamais tourmentée par le démon du progrès, ni même en avoir la notion.

La science au sens où nous l'entendons, avec ses principes et ses méthodes, naquit hors d'Egypte, dans l'esprit raisonnable et raisonneur des Grecs. Ceux-ci inaugurè-

rent par là un nouveau cycle de culture, auquel nous participons encore, basé sur des idéaux irrecevables, — et même impossible à concevoir, — dans le cadre de la civilisation pharaonique. Ce fut la raison pour laquelle celle-ci ne se fonda pas dans l'hellénisme : elle fut étouffée par lui. Mais à travers les différentes cultures qui se succèdent en se supplantant l'une l'autre, et au dessus des conceptions philosophiques et scientifiques qui les caractérisent, le sentiment religieux et le sens artistique ont une valeur humaine qui font que certaines de leurs créations peuvent échapper au temps et garder une qualité incontestée, quel que soit le point de vue de civilisation dont on les juge. Ce fut le cas pour l'ancienne Egypte. Le livre de M. Herriot rend un service à l'histoire de la culture générale en le mettant aussi franchement en lumière.

M. Herriot n'est pas égyptologue, et personne ne songera à lui en faire grief : il a assez d'autres titres à la célébrité. Mais, en se risquant dans un domaine qui ne lui était pas familier, il a voulu s'entourer de la meilleure documentation possible afin de porter ses jugements en connaissance de cause. Combien d'autres écrivains, et de moindre envergure, ont cédé à la vanité de découvrir l'Egypte par eux-mêmes et ont formulé sur son antique civilisation des appréciations dans un certain sens étonnantes ! M. Herriot a préparé son voyage dans les ouvrages les meilleurs et les plus récents. Il s'est surtout initié dans ceux de Moret, le grand historien de l'Egypte ancienne, qui a poussé si profondément l'étude de sa religion et, pour les cas particuliers, dans ceux des spécialistes les plus éminents, comme Montet pour les mastabas memphites, Loret pour la Vallée des Rois, Jouguet pour l'histoire ptolémaïque. Ces bases de ses jugements, les meilleures et les plus objectives qui soient, il y renvoie constamment son lecteur, par des notes qui étalent, pour ainsi dire, sous ses yeux son information et qui rendent à chacun ce qui lui est dû. On ne saurait être plus honnête. C'est pourquoi ce livre est un livre de probité.

Quant à l'émotion, elle naît d'elle-même, et à tout instant, des jugements portés par M. Herriot, dont on sait la fine sensibilité. Tout ce qu'il y a d'humain, non seulement l'intéresse, mais immédiatement le touche et le fait

vibrer. Autant que par nos commentaires d'archéologues, c'est par le sentiment qu'il découvre les richesses d'humanisme que renferme la vieille civilisation égyptienne et qu'il entre en communion avec elle. C'est à cette sensibilité attentive au passé comme au présent, à la nature comme aux gestes de l'homme qu'il doit le génie de broser en quelques phrases ces tableaux charmants, hauts en couleurs vraies et pourtant légers comme des rêves, qu'il place à tous les chapitres de son livre en contrefond, et comme ambiance, de ses réflexions sur l'antiquité.

Les conclusions de M. Herriot, à la fin de cette enquête, sont fort nettes : « L'impression d'un ignorant de bonne volonté » — M. Herriot parle de lui-même, mais je ne rectifie pas parce que je voudrais être un ignorant de cette qualité — « c'est qu'il n'y a même pas de frontières. L'orientalisme n'est pas une province séparée de la science et de la culture ; il détient des sources dont les affluents se sont répandus sur les civilisations les plus célèbres » (p. 149). Et plus loin : « L'orientalisme s'est, dès maintenant, intégré dans cette connaissance générale à laquelle nul être cultivé ne peut demeurer étranger ». Vis-à-vis de la culture classique le point est fait de main de maître, et l'égyptologie doit en être reconnaissante à M. Herriot.

ETIENNE DRIOTON

« Les Pas ont chanté »

A. DE CHATEAUBRIANT

L'expérience de certaines vies, pour riche qu'elle soit, n'a souvent qu'une utilité strictement individuelle. Mais l'expérience des êtres qui, par la profondeur de leur sensibilité, l'intensité de leurs vibrations intérieures, sont de vraies conquêtes humaines, profite à tous ceux qui connaissent le tourment. Elle a une portée générale, car elle dépasse les limites des situations particulières et s'adresse à ce qu'il y a d'identique au fond de toutes les natures.

Le dernier ouvrage de M. de Chateaubriant s'annonce comme un livre de souvenirs d'enfance et d'adolescence. N'eût-il été que cela, il aurait plu déjà ; mais, parvenus à ses deux tiers, nous en comprenons le sens véritable. L'auteur offre le fruit de ses épreuves, le sang de son cœur, l'issue de ses méditations qui aideront ses frères en douleur à voir clair en eux-mêmes.

Cependant, le début, léger, aérien, féérique, ne laisse pas prévoir de telles amertumes, d'ailleurs fécondes. Pour nous conter sa radieuse enfance au milieu des bois, M. de Chateaubriant a volontairement oublié tout ce qui la suivit. S'il n'en était ainsi, où serait le secret d'une telle fraîcheur ? Pour évoquer l'éveil d'une âme et tant de pureté ineffable qu'aucune souffrance ne peut restituer, il a mêlé sur sa palette les couleurs de l'aube. Les sentiments majeurs qui donnent le ton à l'ensemble de ses mémoires sont la piété filiale et une indéfectible tendresse pour la nature. Le souci prédominant : la découverte d'une vérité essentielle, éternelle et consubstantielle à l'homme.

Mais revenons au gai carillon matinal... Les paysages qu'il décrit ressemblent à celui qui sert de cadre émouvant et majestueux à *La Réponse du Seigneur*. Beaucoup d'arbres qui parlent et chantent, car les oiseaux y sont presque aussi nombreux que les feuilles. Les jours sont tissés de joies, d'enchantements, de surprises ravissantes dans ces lieux paisibles si éloignés du monde, de ses vanités, de ses bassesses, de ses petitesse qu'il semble ne pas exister. Là, il n'y a pas d'incompatibilité entre le rêve et le réel. On passe de l'un à l'autre sans le remarquer. Tout est musique : le vent dans les hautes branches, le frémissement des herbes, les sources, les teintes du feuillage et des corolles, le vol des papillons et la lumière même. La vie se présente sous son plus bel aspect. Comment un être, nourri dès son âge le plus tendre, de la sève des arbres et du suc des fleurs, n'aimerait-il pas la vie et ne serait-il pas tenté de l'exprimer dans une forme d'art ?

Il n'est pas un détail ressuscité par M. de Chateaubriant qui n'ait un charme touchant, un mouvement ailé. C'est l'anecdote des deux pommes pour un sou ; c'est l'apparition du vieux père Michel, taciturne comme tous les hommes qui travaillent la terre et qui venait le chercher à l'école, revêtu de serpillières ; ce sont ses angoisses d'enfant de cœur, ses évasions du lycée et ses promenades buissonnières dans la campagne. Puis le rêveur, le solitaire des bois devient soldat. De retour chez lui, il s'interroge comme le fait tout jeune homme devant les chemins qui s'offrent à lui et dont l'attrait, plus que le nombre, le déconcerte et le dérouté.

Il s'installe pour une saison dans un vieux moulin qui ne tourne plus. Il peint, il écrit au bruit d'une cascade. « Orphée court le monde ; mais je ne crois pas qu'il soit nulle part aussi présent que dans le chant des cascades... » Il y a toujours des bois dans l'entourage d'Alphonse de Chateaubriant. « Là, près de ma maison, un bois, que j'appelais déjà mon bois, mon bois de pins, mon bois criant, mon bois plaignant, mon bois gémissant, mon bois aux voix profondes ».

Dans ce bois, une fée apparaît : c'est Isabelle, la fille du fermier. Pour le jeune étranger, Isabelle est toute la Bretagne. Idylle trop pure pour aller jusqu'aux aveux,

et trop belle pour être destinée à s'accomplir. Le regret suit le sillage de la nacelle féerique, mais qu'il serait plus grand si, en heurtant le réel, elle avait chaviré ! Les songes les plus merveilleux doivent rester songes pour qu'une fleur impolluée resplendisse au fond de notre mémoire et parfume notre existence. Nous n'avons pas de plus précieuse richesse que nos rêves irréalisés.

Parmi ces tableaux bretons, l'un des plus exquis est la vision du pré sur lequel dansent la gavotte trois femmes parées de leurs habits de fête. La grâce de ce spectacle échappe à l'espace et au temps. Le promeneur est-il en présence de « trois Sakuntala venues du ciel bleu d'Indra, trois princesses hindoues descendues des légendes de l'Inde merveilleuse », ou de trois dames du moyen-âge aux lourdes robes semées d'or et au hennin ajouré, tour aérienne de mousseline et de dentelle ?

« L'histoire d'Isabelle est une fleur de l'écume saisie dans mon cœur... » L'auteur a choisi cette histoire, qui est l'histoire d'un rêve, de préférence à celle de faits qui n'eurent, dans la suite de ses jours, qu'une importance d'événements extérieurs.

Tout le long des chemins de la terre et des chemins de la vie, il eut pour compagnon le plus clairvoyant des aveugles, le vieil H mère, qui lui apprenait la délivrance de soi-même par « l'acte divin du regarder. » Il lui apprit également que le poète est l'enfant chéri des dieux, qu'il est roi sur la planète et qu'il détient les seules vérités qui comptent.

Alphonse de Chateaubriant décrit la tristesse qui accable l'écrivain quand il a terminé son œuvre et que s'échappe de lui-même, indépendant et vivant d'une vie autonome, le personnage bien-aimé qu'il a longtemps nourri de ses rêves, de ses désirs, de ses imaginations et qui fait partie de son être. C'est un déchirement, dit-il, un arrachement, mais n'est-ce pas aussi la fin glorieuse d'une obsession, la libération vers laquelle il tendait, la disponibilité pour la création d'autres êtres qui attendent leur tour dans son inconscient ?

Après *Monsieur des Lourdines* qui obtint en 1911 le prix Goncourt et contribua à établir la renommée de la maison d'édition Bernard Grasset, alors très jeune, Alphonse de Chateaubriant partit pour la guerre.

Pour la plupart des hommes qui pensent, la guerre

a été le salut, le chemin de Damas. Elle a mis fin à beaucoup de crises, elle a éclairci beaucoup d'enigmes, elle a donné la réponse à des questions nombreuses. Le règne du mal dont ils voyaient chaque jour l'horreur et l'odieuse puissance a inauguré en eux le règne de l'Esprit. La souveraineté de la haine dans le monde les a conduits à reconnaître la nécessaire prééminence de l'amour. L'intelligence et l'orgueil de l'homme ont-ils abouti à la négation de la supériorité de l'âme, au retour de la bestialité primitive ? Kaa danse, lové autour du monde qu'il étouffe en resserrant son étreinte. La fin de la guerre ne fut pas la fin de la danse du serpent gigantesque. Les puissances du mal continuent d'étreindre la planète.

« Qu'est-ce que cette danse de Kaa ? L'esprit de la Terre s'avancant, l'effroyable et incalculable volonté de puissance du monde finit. Volonté de puissance du monde fini, je la vois monter, je la vois venir, débordant déjà les champs de la guerre et envahissant les champs de la paix !... Cela grossit, cela grandit, cela triomphe, cela devient une montagne grande comme l'abîme.. Et pourtant, personne n'en parle. On parle guerre, on parle des Allemands !... Mais du drame de mort dans lequel est engloutie la substance humaine, toute une antique substance infiniment travaillée, personne ne le voit, — personne n'en est troublé, personne ne crie à Dieu ! »

Le Python, roulé autour du monde, souffle à l'oreille de l'homme la même parole venimeuse que lui murmurait son frère du Paradis terrestre : « Vous serez des Dieux... Voilà, vous êtes devenus des Dieux ! »

Alphonse de Chateaubriant fit la guerre de 1914 son *Saint-Paul* en poche. Il le lisait dans la boue, sur les longues routes, détrempées, limpides et tristes des Flandres. La lumière se fit en lui et c'est pourquoi son livre est un admirable message de foi et d'amour.

« Il y a dans tout homme une maternité qui a pour mission d'enfanter Dieu. Tout ce qui est avenir et chargé de jours destinés à porter des fruits est gros de douleurs promises ». — « Quand une âme comprend la parole qui lui est présentée, elle n'est pas autre chose qu'une parole retrouvant la Parole. La vie intérieure, seule crée la Parole, bien qu'elle semble ne faire que la recevoir... » — « Je dis qu'il faut d'abord s'être élevé dans

son être au niveau de la Parole pour comprendre la Parole... »

Une période de guerre est extrêmement propice à cette élévation de l'être qui lui permet de comprendre la Parole. Tout d'abord, à cause de la solitude qu'elle crée en lui et du triomphe des forces de la matière qu'il admirait naguère. Le monde en lequel il avait eu foi et qui exaltait l'intelligence humaine, s'écroule ; mais un monde plus spirituel s'édifie sur ses décombres. Sa construction n'est pas achevée, car les ouvriers qui ne font pas grève sont rares...

L'auteur termine par la comparaison platonicienne des chevaux lancés au galop et dont le conducteur ne peut se rendre maître. Ils l'emportent très loin, hors des routes connues, dans un désert de pierres. L'égaré rencontre une femme, la Douleur. C'est vers elle que l'ont mené ses efforts et ses fougueux coursiers. Elle lui ordonne d'ôter son masque. Il ignorait qu'il en portât un ; car un être ne se connaît pas et n'est point lui-même, il n'est pas tout à fait vivant tant qu'il n'a pas souffert. La douleur est une seconde naissance, la véritable naissance.

Au conducteur du char, elle enlève son masque. Elle en perce les yeux avec une écharde d'acier qu'elle retire de son armure.

« — Chaque homme a là son aiguille à lui destinée mais presque personne ne vient la chercher... Il faut des chevaux de fougue et de cœur pour seulement s'approcher de ce pays de ruines.

« Voilà, lui dit-elle, en lui remettant son masque sur le visage... Vas maintenant, tu n'as plus besoin de moi... *Ton Dieu est délivré !* »

JOSEE SEKALY

